CÉSAR

Ouvrages de Paul de Kock.

Madame de Monflanquin.	5 vol.
La Bouquetière du Château-d'Eau	6 vol.
Un Monsieur très tourmenté.	2 vol.
Les Etuvistes.	8 vol.

Ouvrages du marquis de Foudras.

Les Hommes des Bois	2 vol.
Un amour de vieillard	3 vol.
Les veillées de Saint-Hubert	2 vol.
Un Drame en famille.	5 vol.
Aventures de M. le Baron.	4 vol.
Un Grand Comédien	3 vol.
Le Chevalier d'Estagnol	6 vol.
Diane et Vénus.	4 vol.
Suzanne d'Estouville	2 vol.
Un Caprice de grande dame.	3 vol.
Madeleine repentante.	4 vol.
Tristan de Beauregard	1 vol.
Un Capitaine du Beauvoisis.	4 vol.
Jacques de Brancion.	5 vol.
Les Gentilshommes chasseurs	2 vol.
Madame de Miremont.	2 vol.
Lord Algernon	4 vol.
Le Capitaine Lacurée..	4 vol.
La comtesse Alvinzi.	2 vol.

Fontainebleau, imp. de E. Jacquin.

LES GRANDS HOMMES

EN ROBE DE CHAMBRE

CÉSAR

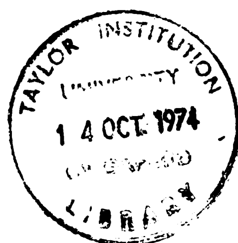
PAR

ALEXANDRE DUMAS

6

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR
37, rue Serpente.

1857


TAYLOR INSTITUTION
1 4 OCT 1974

CHAPITRE VINGT-UNIÈME

XXI

Et en effet César marcha aussitôt sur Alexandrie.

Mais cette fois il ne s'amusa point à rentrer péniblement par le port.

Il résolut de passer à travers la ville.

Le bruit de sa victoire l'y précédait, brisant les portes, renversant les remparts.

Par malheur, le petit roi Ptolémée lui avait échappé par la mort, mais il ramenait Arsinoë captive.

Ce que César avait prévu arriva.

A peine fut-il en vue de la ville que les habitants sortirent en équipage de suppliants et faisant porter devant eux les choses sacrées avec lesquelles ils étaient accoutumés d'apaiser leurs rois irrités.

César fit selon sa coutume.

Il pardonna.

Il traversa toute la ville d'Alexandrie, la ville aux larges rues tirées au cordeau, au milieu d'une double haie d'hommes et de femmes à genoux.

Arrivé aux remparts élevés par les Alexandrins, il trouva ceux-ci l'attendant la pioche à la main, pour lui ouvrir une brèche.

Il reparut donc à la vue des siens en véritable vainqueur, Cléopâtre l'attendant et le saluant du sommet de la plus haute tour.

Ce fut une double fête au camp, et à

cause de la victoire complète, et à cause du prompt retour.

César, malgré ses cinquante-quatre ans, était donc toujours le même : le César des Gaules, le César de Pharsale, et même encore le César des aventureuses amours.

Ces soldats, qui avaient tant murmuré contre Cléopâtre, applaudirent à pleines mains quand ils virent la jeune et belle reine enlacer de ses bras le cou de leur imperator et déposer sur sa tête une couronne de lauriers d'or.

Alors commencèrent les fêtes dans le palais, les jeux dans le théâtre.

César inaugurait la future royauté d'Antoine.

Puis il fallait bien faire connaissance avec la nouvelle conquête que César venait d'annexer à Rome.

Il fallait bien visiter les pyramides, ces monuments qui, il y a deux mille ans, étaient déjà un mystère.

On remonta le Nil sur la galère royale du roi Ptolémée, toute parée de guirlandes de fleurs le jour, toute illuminée de guirlandes de flammes la nuit.

Quatre cents autres galères remontaient le fleuve à leur suite.

Cette marche fut le véritable triomphe de César.

Pendant cette marche, il faisait bâtir le temple à l'Indignation à la place même où Pompée avait été tué.

Mais, pendant cette marche aussi, le Monde mal enterré, se remuait comme Encelade.

Les lieutenants de Pompée se réunissaient en Afrique autour de son beau-père Scipion.

Les deux fils de Pompée appelaient l'Espagne aux armes, au nom de la mémoire de leur père.

Pharnace enlevait au roi Déjotarus, vaincu, que César avait doté comme un vainqueur, la petite Arménie.

Ariobarzane venait se plaindre à Calvinus que le fils de Mithridate lui prenait la Cappadoce.

Et toutes ces nouvelles arrivaient à César, et, comme s'il eût voulu laisser le temps à ses ennemis de se rassembler pour les anéantir d'un seul coup, à chaque nouvelle il souriait, faisait un signe de tête et disait à Cléopâtre :

— Allons !

Et Cléopâtre souriait à son tour, fière de tenir la chaîne du lion.

Enfin, on revint à Alexandrie ; le magique voyage était achevé.

Il s'agissait de faire face au monde.

César rallia ses troupes.

Voici les forces dont il croyait pouvoir disposer :

Avec lui, vingt mille hommes à peu près.

Une légion que lui envoyait Calvinus,

et qui, prenant la route de terre, n'avait pu arriver à temps.

Une que Calvinus avait gardée, et que rallierait César s'il commençait par Pharnace.

Deux autres, armées et équipées à la romaine, qu'il trouverait chez Déjotarus.

Enfin, une dernière que Caïus Pletorus avait levée dans le royaume de Pont.

Mais un matin arriva la nouvelle que Domitius s'était fait battre par Pharnace, et que de toutes ses forces, restait seule-

ment la trente-sixième légion à peu près intacte.

A la suite de cette victoire, Pharnace ne douta plus de rien.

Il s'empara du Pont, y choisit tout ce qu'il y trouva d'enfants et d'adolescents jeunes et beaux, dont il fit des eunuques.

Enfin il s'écria tout haut, et à la face du monde, que justice était faite par les dieux, et qu'il avait reconquis le royaume de son père.

Force fut à César de quitter l'Égypte.

Il maria Cléopâtre avec son plus jeune frère, âgé de onze ans.

Puis, laissant la moitié de ses troupes aux nouveaux époux pour maintenir la tranquillité dans leurs États, il prit le chemin de la Syrie, en donnant dans quatre mois rendez-vous à Cléopâtre à Rome.

Tout le long de sa route, César était rejoint par des envoyés de toutes les provinces, qui tous lui apportaient des nouvelles plus ou moins mauvaises.

Gabinius avait été battu en Illyrie; il avait perdu deux mille soldats, trente-huit centurions et quatre tribuns.

Une légion s'était révoltée en Espagne, et Cassius Longinus avait failli mourir assassiné.

Marcellus avait été battu sur les bords du Guadalquivir.

Enfin, Rome était pleine de troubles suscités par les tribus.

Il fallait anéantir Pharnace, revenir à Rome, soumettre l'Afrique, resoumettre l'Espagne.

César laissa Sextus César, son parent, en Syrie ; s'embarqua sur la flotte qu'il avait amenée d'Égypte et passa à Tarse où

il avait donné rendez-vous à toute la Cilicie; régla les affaires du pays et celles des États voisins; traversa la Cappadoce à grandes journées; séjourna quarante-huit heures à Massaque; établit Nicomède de Bythinie pontife du temple de Bellone à Comane; reçut la soumission du vieux roi Déjotarus; lui prit une légion; arriva au royaume de Pont; réunit à la vieille légion qu'il avait amenée d'Égypte les débris des légions de Domitius défaites par Pharnace; joignit celui-ci près de la ville de Zélie; l'anéantit en une seule bataille et reprit le chemin de Rome en disant :

— Heureux Pompée, voilà donc les ennemis dont la défaite t'a valu le nom de Grand !

Ces trois mots qui racontent toute sa campagne contre Pharnace, l'avaient précédé au Capitole :

— *Veni, vidi, vici.*

En arrivant à Rome, il apprit que Cléopâtre venait d'accoucher d'un garçon, auquel *les peuples* donnaient le nom de *Césarion.*

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

XXII

Rome avait grand besoin de César, et il était temps que le vainqueur y revînt.

On lui avait fort reproché ses neuf mois d'Égypte, et Pharnace, vaincu après une campagne de cinq jours et cinq heures de

combat, ne pouvait lui faire pardonner Cléopâtre.

Et, en effet, César n'avait qu'à livrer Cléopâtre et la guerre était finie en six semaines.

Mais cette lâcheté ne s'était pas même offerte à sa pensée.

Puis il dit lui-même qu'il fut retenu plus de trois mois par les vents étésiens.

Reste cette imprudence d'être entré à Alexandrie avec trois mille deux cents hommes.

Mais César comptait sur son nom ; César

n'avait pas autre chose que son nom quand, passant d'Europe en Asie sur un seul vaisseau, il rencontra la flotte pompéienne que commandait Cassius et que, sur sa première sommation, elle se rendit à lui.

— Qui pouvait croire, dit Michelet, que les moucherons du Nil oseraient s'attaquer au vainqueur des Gaules?

Mais enfin, quels que fussent les obstacles qui avaient retardé le retour de César à Rome, Rome n'en était pas moins bouleversée par deux hommes :

Antoine et Dolabella.

Antoine, commandant de la cavalerie; Dolabella, tribun du peuple.

Comme les lieutenants d'Alexandre pendant l'expédition d'Alexandre aux Indes, sans doute Antoine et Dolabella pensaient-ils que César ne devait jamais revenir.

Antoine surtout, par ses folies, préludait au vertige qui, cent ans plus tard, devait faire tourner la tête aux empereurs.

Il n'était question à Rome que des folies d'Antoine.

Depuis que nous l'avons perdu de vue, il lui était passé par l'esprit une singulière idée : c'est qu'il était fils d'Hercule.

Il y avait bien là-dessus une vieille tradition qui disait que les Antoine étaient une famille d'Héraclides, descendue d'Anton, fils d'Hercule.

Mais il en était de cela comme des Au-

gures dont parle Cicéron, et qui ne pouvaient pas se regarder sans rire.

Antoine avait vieilli de cinq ou six ans depuis les mauvais bruits qui avaient couru sur lui et sur Curion.

Sa barbe était devenue épaisse et noire; son front s'était élargi, son nez aquilin avait pris la courbe de celui du dieu ; il était d'une force colossale.

Tout cela n'était point assez pour être réellement de la famille d'Hercule, mais c'était assez pour qu'on ne lui contestât point en face d'en être.

Au reste, il faisait tout ce qu'il pouvait pour ressembler au dieu par le costume, comme il lui ressemblait par les traits; toutes les fois qu'il devait paraître en pu-

blic, il ceignait sa tunique fort bas; il portait à son côté une large épée, jetait pardessus son vêtement une cape grossière, luttait dans le champ de Mars avec le premier venu; tout habillé, en sueur, couvert de poussière, se jetait dans le Tibre, le passait, le repassait à la nage; se vantait à tout propos, raillait les autres; buvait et mangeait en public à la porte des tavernes avec ses capitaines, ses officiers et même avec ses soldats; avait des amours folles et nombreuses; passait ses nuits dans les maisons infâmes, en sortait ivre le matin; pris d'envies de vomir, n'en faisait aucune difficulté, même dans la rue, vomissait derrière l'abri du manteau que lui tendait un de ses amis; faisant compagnie avec des mimes et des histrions, avec Sergius parti-

culièrement, qui avait sur lui le plus grand crédit ; se promenait avec la courtisane Cythéris dans les rues de Rome, sur un char attelé de deux lions ; la faisant porter à sa suite quand il allait en province, dans une litière avec la même suite et les mêmes honneurs qu'il rendait à sa mère ; traînant avec lui, pour ses repas, des quantités de vaisselle d'or et d'argent qui n'eussent point été déplacées dans des pompes triomphales ; choisissant dans les villes où il passait les maisons des matrones les plus renommées pour y loger ses danseuses et ses joueuses de harpe, et tout cela tandis que César couchait au camp dans son manteau, sur la terre nue, noyait Ptolémée dans le Nil ou battait Pharnace dans le Pont.

Bon et généreux avec tout cela, généreux jusqu'à la prodigalité.

Un jour, il donna l'ordre à son intendant de compter deux cent cinquante mille drachmes à un de ses amis.

L'intendant les compte, mais, au lieu de les donner, il les répand à terre au moment où Antoine va passer.

— Qu'est-ce que cela? demande celui-ci en voyant tout cet argent étalé sur le parquet.

— C'est ce que tu as donné l'ordre de compter à ton ami, répond l'intendant, espérant qu'en voyant l'énormité de la somme, Antoine se repentira.

Mais Antoine comprend son intention :

— Comment ! s'écrie Antoine en jouant la surprise, deux cent cinquante mille drachmes ne font que cela. Alors, double la somme.

Et l'ami reçut cinq cent mille drachmes, au lieu de deux cent cinquante.

En face de lui était Dolabella, tribun du peuple, mari de cette poétique figure de Tullia, morte si jeune et en même temps que la République romaine, et gendre de Cicéron, par conséquent.

Or, Dolabella, criblé de dettes, proposait ce qu'avait proposé Rullus, ce qu'avait proposé Clodius, ce que venait de

proposer Cœlius, cet homme d'esprit qui voulait que son parasite le contrariât en mangeant, afin, au moins, d'être deux à table, et qui, avec Milon, avait été se faire tuer en Calabre. — Dolabella proposait l'abolition des dettes.

C'était, remarquez-le bien, toujours la proposition des gens qui voulaient se rendre populaires.

Comprenez-vous Dolabella, un socialiste effréné, gendre du conservateur Cicéron ?

Aussi, Dolabella était-il au plus mal avec son beau-père, à cause de ses opinions politiques d'abord, mais ensuite, mais

surtout, à cause de sa conduite licencieuse.

Et remarquez bien que la pauvre Tullia en était folle d'amour pour lui.

Elle en mourut, au reste.

Voyez ce que Cicéron, brouillé avec son frère Quintus, brouillé avec son neveu, prêt à se brouiller avec sa femme, écrit sur sa fille à Atticus :

« Quant au testament, je vous le répète, puisse-t-elle le mettre en main sûre. Pensez-y, je vous prie, et ma fille, pauvre malheureuse enfant avec cet amour insensé ! Voilà ce qui me ronge le cœur.

Jamais femme n'eut de semblables destins. »

Puis, dans une autre :

« Songez à cette infortunée, je vous en conjure. Il faut, ainsi que je vous l'ai mandé, réaliser quelque chose et la mettre à l'abri du besoin. Auriez-vous cru cela de son mari? En présence de faits aussi détestables, le divorce est ce qu'il y a de mieux. Du moins, ce serait un signe de vie. Cette proposition d'abolir les dettes, ces violations de domicile, cette intrigue avec Metella, ces scandales de toutes sortes, en voilà plus qu'il n'en fallait. »

Quant à la situation de César, voilà ce que Cicéron en pense.

C'est toujours à Atticus qu'il écrit :

« Les nouvelles d'Afrique sont toutes différentes de ce que vous me mandez. On dit qu'on y est en forces et parfaitement en mesure. De plus, l'Espagne se détache, l'Italie se déclare, les légions ont perdu en nombre et n'ont plus le même esprit; Rome est dans le chaos. »

Vous voyez bien que nous avions raison quand nous disions qu'il était temps que César revînt à Rome.

Et cela vous explique en même temps pourquoi Cicéron n'était pas encore tout à fait césarien.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

XXIII

Or, un instant, Antoine et Dolabella avaient failli s'entendre sur ce point, qui leur allait si bien à tous deux, de l'abolition des dettes.

Mais Antoine prit un soupçon contre Dolabella.

Il soupçonna Dolabella d'être l'amant de sa femme.

Il commença par répudier sa femme; puis, comme Dolabella, pour faire passer sa loi, s'était de force emparé du Forum, et que le sénat avait rendu un décret qui ordonnait de prendre les armes contre Dolabella, il alla, plein de colère et de haine, attaquer celui qu'il regardait comme son rival sur la place publique, lui tua beaucoup de monde et perdit lui-même quelques-uns des siens.

La chose dépopularisa quelque peu le descendant d'Hercule.

D'un autre côté, Antoine, en s'aliénant

le peuple, trouvait moyen de se faire des ennemis dans la noblesse.

La maison de Pompée avait été mise aux enchères et vendue.

On n'avait pas perdu de temps, comme on voit.

Antoine avait acheté la maison de Pompée.

Antoine achetait toujours.

Mais quand il s'était agi de payer, Antoine avait trouvé fort mauvais qu'on lui réclamât le prix de cette maison, qu'à son avis il avait bien gagnée à Pharsale.

Aussi déclara-t-il que, puisque c'était

ainsi que l'on récompensait ses services, il ne suivrait point César en Afrique.

Ce qui l'exaspéra surtout, c'est que, ne payant pas la maison de Pompée, on finit par l'en exproprier et l'adjuger à Cornéficius.

Cornéficius ne la trouva point assez grande ni assez belle pour lui. Il la fit abattre, et sur l'emplacement en construisit une autre.

En somme, les Romains étaient indignés de toutes ces prodigalités, de toutes ces bacchanales, de toutes ces ivrogneries.

César arriva.

A son aspect, tout rentra dans l'ordre.

Dolabella remit ses projets d'abolition de dettes aux cartons; Antoine fit rentrer ses lions à la niche, Cornificius se hâta d'achever sa maison.

César fit grâce à Dolabella, en considération de son beau-père Cicéron.

Quant à Antoine, qui espérait être nommé consul avec lui, il lui fallait renoncer à cet espoir.

César fut nommé consul pour la troisième fois, et s'adjoignit Lépide.

Voilà comment ce Lépide, homme médiocre, grandit peu à peu, de façon à devenir le collègue d'Antoine et d'Octave dans le second triumvirat.

Il y eut plus.

César fit venir Antoine et lui fit sur ses désordres une telle leçon, que celui-ci, pour en prouver son repentir, résolut de se marier.

César haussa les épaules.

— Antoine, dit-il, est l'homme des extrêmes.

Antoine se maria.

Il épousa, nous croyons l'avoir déjà dit, Fulvie, veuve de Clodius.

Nous l'avons vue apparaître, appelant les Romains aux armes, lors de l'assassinat de son mari, éclairée qu'elle était par

les torches qui incendiaient un quartier de Rome.

« Fulvie, dit Plutarque, était une femme peu faite pour les travaux et les soins domestiques, et dont l'ambition eût été fort peu flattée de maîtriser un mari simple particulier, mais qui aspirait à dominer un homme qui commandait aux autres, et à donner des ordres à un général d'armée; aussi, était-ce à Fulvie que Cléopâtre fut redevable des leçons de docilité qu'avait reçu Antoine; car c'est Fulvie qui le livra si souple et si soumis aux volontés des femmes. »

Dolabella pardonné, Cornéficius morigéné, Antoine tancé et marié, César se tourna du côté des soldats.

Une légion s'était révoltée, et, dans une émeute, avait tué deux personnages prétoriens, Cossomius et Galba.

César les avait envoyés en Campanie et leur avait donné ordre de se tenir prêts à partir pour l'Afrique.

Le moment venu, il leur expédia l'ordre de s'embarquer.

Mais, comme il leur était dû un arriéré, les soldats, au lieu d'obéir, se mutinèrent et marchèrent vers Rome.

César, au lieu d'envoyer au-devant d'eux d'autres soldats qui eussent pu suivre leur exemple et se joindre à eux, les attendit.

Puis, lorsqu'ils furent aux faubourgs de Rome, il alla au-devant d'eux.

César avait l'habitude d'appeler ses hommes : *Mes amis*, *mes compagnons*, ou *soldats*.

— Citoyens !... dit-il.

A ce seul mot de citoyens, qui leur indiquait qu'ils n'étaient plus ni les amis ni les compagnons de César, qui les dépouillait du titre même de soldats, ils furent attérés.

— Citoyens, dit César, votre réclamation est juste ; vous avez cinq ans de fatigues et de blessures, je vous délie de vos serments. Ceux qui ont fini leur temps seront payés jusqu'au dernier sesterce.

Alors tous ces hommes mutinés et menaçants passèrent de la menace à la prière, tombant à genoux, joignant les mains et suppliant César de leur permettre de rester avec lui.

César fut inflexible : il leur assigna des terres, mais éloignées les unes des autres (1), leur paya une partie de l'argent

(1) La Harpe, un des traducteurs de Suétone, ne comprend rien à cette ASSIGNATION de terres, mentionnée dans tous les historiens du temps, et particulièrement dans Suétone.

« Cette phrase de Suétone, dit-il, est assez difficile à » entendre : à moins de supposer qu'une partie de l'Italie » n'appartenait à personne, comment donner des terres » à tant de soldats sans dépouiller les propriétaires. »

La Harpe ignorait cette division des terres conquises dont nous avons, à propos de la loi agraire, proposée par César, donné une longue explication. Les terres données aux soldats étaient prises sur l'*ager publicus*.

qui leur était dû, et s'engagea d'acquitter le reste avec les intérêts.

Mais eux s'obstinaient à le suivre ; et quelle que fût sa résolution, en les retrouvant au bord de la mer, en leur entendant dire qu'ils passeraient par l'Espagne, s'il le fallait, pour l'accompagner en Afrique, il finit par leur pardonner.

Cependant César avait compris qu'il y avait quelque chose de juste dans la réclamation de ses soldats.

Il leur était dû près de deux ans de solde.

Tous les conquérants ont eu de ces comptes à régler avec leurs légions.

On se rappelle cette revue que passait des vétérans de l'Empire monseigneur le duc de Berry.

Au nombre des griefs que, selon lui, les soldats avaient à reprocher à l'Empereur, c'était l'irrégularité de la paie.

— Enfin, dit le prince terminant son discours, il vous a été dû jusqu'à deux ans de paie.

— Et s'il nous plaisait de lui faire crédit! répondit un grognard, qu'avez-vous à dire à cela, vous?

Mais alors Napoléon n'y était plus.

Ces mêmes hommes à qui il plaisait de lui faire crédit alors qu'il était relégué à

l'île d'Elbe, ou prisonnier à Sainte-Hélène, ces mêmes hommes murmuraient parfois, comme les soldats de César, au temps de sa toute-puissance, et quand la solde se faisait attendre.

César résolut donc de payer.

Il donna à ses vétérans, outre deux grands sesterces (quatre cents francs), vingt-quatre mille sesterces par tête (quatre mille francs).

Il leur donna les terres que nous avons dites.

Puis vint la part du peuple.

Il distribua à chaque homme dix boisseaux de blé, dix livres d'huile.

Et comme il y avait un an que la promesse était faite, il ajouta cent sesterces pour les intérêts.

En outre, il remit le loyer des maisons dans Rome, jusqu'à concurrence de deux mille sesterces, et dans le reste de l'Italie jusqu'à concurrence de cinq cents.

Puis, à tous ces dons, il ajouta un festin public et une distribution de viande.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

XXIV

On s'étonnait que César, ayant tant de choses à faire en Afrique, restât à Rome. Il avait Ligarius à faire condamner et Cléopâtre à recevoir.

Quintus Ligarius avait porté les armes

contre César et, contre toutes ses habitudes de miséricorde, César le voulait faire condamner.

Il fallait un accusateur.

Un accusateur était plus facile à trouver qu'un défenseur.

Tubéron accusa.

Ligarius pria Cicéron de se charger de sa défense. Cicéron accepta.

A propos, disons comment Cicéron était revenu à Rome et ce qui s'était passé entre lui et César.

Cicéron était à Brindes, toujours hési-

tant, demandant conseil à tout le monde. Lorsqu'il apprit que César était débarqué à Tarente et venait par terre à Brindes, il alla au-devant de lui, certain de le fléchir, mais honteux, cependant, d'avoir à éprouver, en présence de tant de monde, les dispositions d'un ennemi vainqueur.

Mais dès que César l'aperçut snr le chemin, il descendit de cheval, l'embrassa, et, pendant plusieurs stades, ne s'entretint qu'avec lui.

Mais malgré ces bons procédés de César, Cicéron n'en accepta pas moins la défense de Ligarius.

Lorsqu'on annonça à César que c'était Cicéron qui défendait l'accusé :

— Ah! dit-il, j'en suis enchanté.

Puis, se tournant vers ses amis :

— Et vous aussi, n'est-ce pas? Je me fais une joie d'écouter Cicéron, que je n'ai pas entendu depuis si longtemps.

— Mais Ligarius? demandèrent les assistants.

— Ligarius, répondit César, est un méchant homme qui serait condamné quand même Apollon plaiderait pour lui.

Mais, le jour arrivé, Cicéron, ayant pris la parole, plaida si admirablement bien, que César ne put s'empêcher, à certains passages, d'applaudir, à d'autres de chan-

ger de couleur ; et quand l'orateur en vint à la bataille de Pharsale, César fut en proie à une telle émotion, qu'il laissa tomber les papiers qu'il avait à la main.

« Enfin, dit Plutarque, vaincu par l'éloquence de Cicéron, César renvoya Ligarius absous. »

Ce que nous avons dit est bien étrange ; mais nous croyons que Plutarque se trompe à l'endroit du prétendu acquittement de Ligarius.

Ligarius ne fut point condamné à mort, c'est vrai, mais toute l'éloquence de Cicéron ne put empêcher qu'il fût condamné à l'exil.

Nous trouvons la preuve de notre assertion dans cette lettre de Cicéron à Ligarius.

« Rome, an 708, septembre.

» Mon amitié doit à vos malheurs des consolations et des conseils. Si je ne vous ai pas écrit jusqu'à ce moment, c'est que je cherchais en vain des paroles pour adoucir vos maux et des secrets pour les guérir. J'ai aujourd'hui plus d'une raison de croire que vous nous serez rendu, et je ne puis me défendre de vous parler de mes espérances et de mes vœux. César ne vous tiendra pas rigueur; je le devine et je le vois; la nature de ses griefs, le temps, l'opinion publique, et même, ce me semble, son propre caractère, tout contribue à lui ins-

pirer chaque jour plus de modération. J'en ai la conviction pour les autres, et quant à vous, personnellement, ses amis les plus intimes me l'assurent. Depuis les premières nouvelles d'Afrique, je ne cesse de le harceler, de concert avec vos frères. Leur courage, leur vertu, leur incomparable tendresse, leur activité toujours éveillée ont si bien fait que César n'est plus, selon moi, en situation de nous rien refuser. »

Le reste de la lettre n'est qu'une paraphrase de la modération et de la clémence de César.

Mais pour n'en être pas arrivé à faire absoudre complétement Ligarius, le dis-

cours de Cicéron, plus heureux cette fois comme orateur qu'il ne l'avait été en plaidant pour Milon, le discours de Cicéron n'en était pas moins excellent.

L'affaire de Ligarius terminée, César tourna les yeux du côté de Brindes : Cléopâtre, qui fera plus tard si grande peur à Horace, venait d'y débarquer avec son mari de onze ans.

César les reçut tous deux dans son palais, et, tandis qu'on gardait soigneusement Arsinoë pour le triomphe, il leur donna des fêtes magnifiques, les fit admettre au nombre des amis du peuple romain, et, ayant érigé un temple à Vénus victorieuse en souvenir de Pharsale, il fit

fondre une statue en or de Cléopâtre, et la plaça dans le temple, en face de celle de la déesse.

Ces honneurs rendus à Cléopâtre déplurent fort au peuple romain ; mais César sentait bien qu'il pouvait tout risquer, et, à son tour, le vertige le gagnait.

Enfin Cléopâtre retourna en Égypte, sans quoi, enlacé dans les replis de la couleuvre du Nil, comme César l'appelait, jamais il ne fût parti.

L'Afrique tenait ferme pour Pompée.

Revenons à Caton que nous avons un peu perdu, oublié, depuis le jour où nous l'avons vu rentrer en pleurant à Dyrra-

chium à l'aspect du massacre des prisonniers.

Nous avons seulement dit que Pompée, qui avait peur de lui, l'avait laissé à Dyrrachium pour garder les bagages.

Après la déroute de Pharsale, Caton s'était posé deux hypothèses :

Le cas où Pompée serait tué.

Le cas où Pompée vivrait.

Si Pompée était tué, Caton ramenait en Italie les soldats qu'il avait avec lui et fuyait ensuite lui-même pour aller vivre le plus loin possible de la tyrannie.

Ce que Caton appelait la tyrannie, ce n'était pas précisément la tyrannie ; c'était, si doux qu'il fût, le gouvernement de César.

Si Pompée vivait, il rejoindrait Pompée partout où Pompée serait.

Ignorant encore ce qui était arrivé en Égypte, mais sachant que Pompée avait été vu sur les côtes d'Asie, il passa à Porcyre, où était l'armée navale. Il y trouva Cicéron et voulut lui céder le commandement.

Cicéron était consulaire, et Caton n'était que préteur ; or, Caton ne connaissait que la loi.

Cicéron refusa. Il était déjà décidé à faire sa paix avec le vainqueur.

Conjecturant, par la route que suivait Pompée, qu'il se retirerait en Égypte ou en Afrique, et, pressé de le rejoindre, il s'embarqua avec tout ce qu'il avait de soldats. Mais avant de mettre à la voile, il laissa à chacun la liberté ou de rentrer en Italie, ou de le suivre.

Arrivé en Afrique, il rencontra, en longeant la côte, le jeune Sextus Pompée, le même qui avait été l'amant de Cléopâtre, et qui devait plus tard se faire une réputation en rétablissant la piraterie détruite par son père.

Il apprit par lui la fin malheureuse de Pompée.

Alors il n'y eut pas un de ceux qui l'accompagnaient qui, sachant Pompée mort, voulût suivre un autre chef que lui.

Caton eut honte de laisser tant de braves gens seuls et sans secours, sur une terre étrangère. Il accepta donc le commandement, et vint prendre terre à Cyrène.

Peu de temps auparavant, les habitants de Cyrène avaient fermé les portes à Labienus. Mais ce que l'on refusait à Labienus, on l'accordait à Caton.

Caton fut reçu à Cyrène.

Là, il attendit des nouvelles..

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

XXV

Les nouvelles ne se firent pas attendre.

Là, Caton apprit que Scipion, le beau-père de Pompée, était passé en Afrique et avait été admirablement reçu à Cirta par le roi numide Juba.



Attius Varus, à qui Pompée avait donné le gouvernement de l'Afrique, l'y avait précédé avec son armée.

Caton résolut de les aller joindre, et, comme on était en plein hiver, de les aller joindre par terre.

Il rassembla une grande quantité d'ânes et les chargea d'eau ; puis se mit en route avec un grand nombre de chariots et un bagage considérable.

Il emmenait avec lui plusieurs charmeurs de serpents qui guérissaient la morsure des reptiles les plus venimeux en suçant la plaie avec la bouche.

La marche dura sept jours.

Pendant ces sept jours, Caton fut constamment à la tête des soldats, marchant toujours à pied, mangeant assis, car, à la suite de la bataille de Pharsale, il avait fait vœu de ne se coucher que pour dormir.

Caton passa l'hiver en Afrique. Ce fut pendant cet hiver-là que César luttait à Alexandrie contre les Égyptiens de Ptolémée.

Si Caton, Varus et Scipion eussent réuni leurs trente mille hommes et se fussent joints à Ptolémée, qu'advenait-il de César?

Mais non.

Varus et Scipion se disputaient à la cour du roi Juba, et ce mauvais petit roi nu-

mide profitait de cette mésintelligence pour prosterner à ses pieds deux des grands noms de Rome.

Caton arriva à l'ancienne Cirta, la Constantine d'aujourd'hui, et demanda audience à Juba.

Juba accorda l'audience, mais, pour recevoir Caton, prépara trois siéges.

Un pour Scipion, un pour Caton, et le sien au milieu.

Mais Caton n'était pas homme à passer de pareilles impertinences à un petit roi numide.

Il prit le siége qui lui était destiné et le porta près de celui de Scipion, et ainsi il

se trouva que Scipion, et non Juba, devint le personnage important de la conférence.

Et cependant Scipion était l'ennemi de Caton, ayant publié contre lui un libelle rempli d'injures.

Il fit plus : il réconcilia Scipion et Varus, leur faisant comprendre le grand tort que leurs dissensions occasionnaient au parti qu'ils défendaient.

Ces querelles éteintes, tous déférèrent d'une seule voix le commandement en chef à Caton.

Mais Caton était trop strict observateur des lois pour accepter. Caton n'était que propréteur, et Scipion avait été proconsul;

d'ailleurs, le nom de Scipion, populaire en Afrique, inspirait la plus grande confiance aux soldats. Un oracle d'ailleurs, affirmait, disait-on, qu'un Scipion serait toujours vainqueur en Afrique.

Scipion prit donc le commandement de l'armée.

Par malheur, il fut, dès le premier ordre qu'il donna, en opposition avec Caton.

Utique et Cirta étaient rivales ; en outre Utique avait pris ouvertement le parti de César.

Scipion, pour satisfaire sa haine, mais surtout pour complaire à Juba, avait résolu de faire égorger tous les habitants

d'Utique sans distinction de sexe ni d'âge, et de raser la ville jusqu'en ses fondements.

Caton, en plein conseil, s'éleva à grands cris contre cette violence, se déclarant le protecteur de la ville condamnée, et demandant à en être nommé gouverneur, afin qu'on fût certain que lui vivant, elle ne se rendrait jamais à César.

Au reste, Utique était une place de grande ressource pour celui qui l'occuperait : elle était abondamment pourvue. Caton ajouta de nouvelles fortifications aux anciennes, répara les murailles, augmenta la hauteur des tours, environna toute la place d'un fossé profond, tout garni de

forts, logea dans ces forts, après l'avoir désarmée, toute la jeunesse d'Utique, dont l'opinion césarienne était connue, retint le reste des habitants dans la ville et fit d'immenses provisions, afin que cette ville, hostile autrefois, soumise et refrénée, devînt les magasins de l'armée.

Puis, comme on attendait César de moment en moment, le conseil qu'il avait donné à Pompée, il le donna à Scipion.

C'était de ne point livrer bataille à un ennemi courageux et expérimenté, de traîner la guerre en longueur, et de tout attendre du temps.

Scipion méprisa le conseil, et en sortant murmura à l'oreille de ses amis :

— Décidément Caton est un lâche !

Puis il lui écrivit :

« Ne te suffit-il pas, ô prudent Caton, de te tenir enfermé dans une ville bien fortifiée, sans vouloir empêcher les autres de saisir une occasion favorable d'exécuter ce qu'ils ont résolu ? »

Caton lut la lettre, et sans s'émouvoir il répondit :

« Je suis prêt à repasser en Italie avec les troupes que j'ai amenées en Afrique. J'avais amené dix mille hommes pour vous délivrer de César et l'attirer sur moi. »

Mais Scipion haussa les épaules aux offres de Caton.

Alors Caton commença de reconnaître la faute qu'il avait faite en cédant le commandement à Scipion.

— Scipion, disait Caton à ses intimes, je le vois bien maintenant, conduira mal la guerre, mais si, par un hasard inespéré, il était vainqueur, je déclare d'avance que je ne resterai pas à Rome pour y être témoin des atroces vengeances de Scipion!

Pendant ce temps, César en avait fini de ses amours avec Cléopâtre et s'était embarqué pour la Sicile, où le retint un instant le vent contraire. Mais pour que l'on connût bien sa volonté, — de passer im-

médiatement en Afrique, — il fit dresser sa tente au bord de la mer, et comme le vent favorable était arrivé, n'ayant qu'un petit nombre de bâtiments, il partit avec trois mille hommes de pied et quelques chevaux, les débarqua sans qu'ils eussent été vus et se remit en mer pour s'informer de ce qu'était devenu le reste de son armée dont il était inquiet.

Au bout de deux jours il la rencontre et l'amène au camp.

En mettant le pied sur la terre d'Afrique, le pied lui manque, il trébuche et tombe.

Mais il se relève serrant une poignée de sable dans chaque main, et s'écriant :

— Terre d'Afrique, je te tiens !

De mauvais, grâce à la présence d'esprit de César, le présage était devenu bon.

Restait l'oracle.

— Un Scipion sera toujours vainqueur en Afrique.

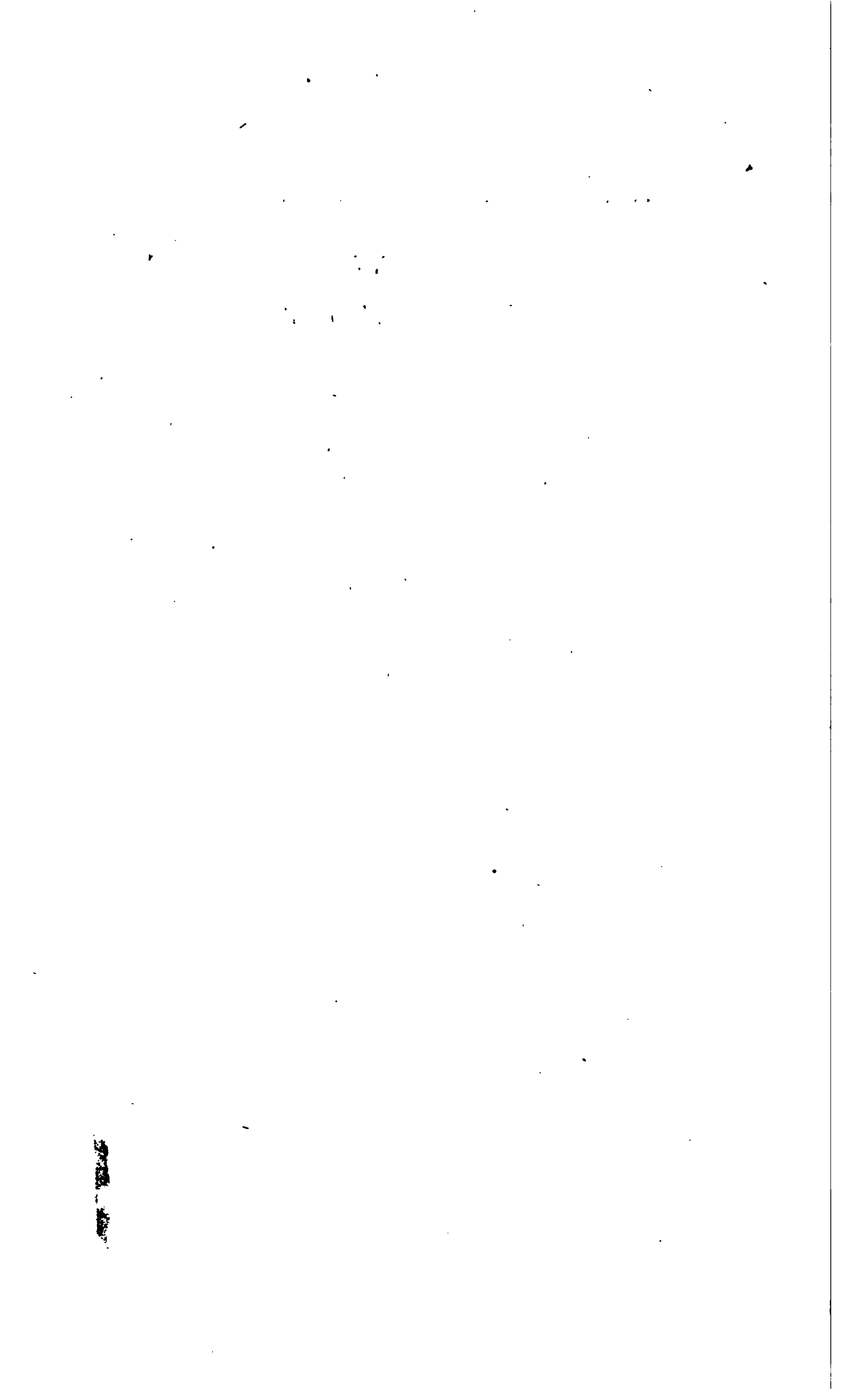
On rappela cet oracle à César.

— C'est bien, dit-il, mais l'oracle n'a pas dit qu'un Scipion n'y serait jamais vaincu.

Et prenant dans son camp un homme obscur et méprisé, mais de la famille des Scipion, qui se nommait Scipion Sallutius,

il le nomma imperator et le plaça à l'avant-garde de son armée, dont il se réservait le suprême commandement.

Voici donc où en étaient les choses en Afrique lorsqu'y débarqua César.



CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

XXVI

Comme toujours, César s'était jeté en avant, se fiant à sa fortune.

Arrivé sur la côte d'Afrique, il se trouva avoir peu de vivres pour les hommes, et pas de fourrage pour les chevaux.

Mais on s'était trouvé, à Dyrrachium, dans une position bien autrement difficile.

On mit les hommes à la demi-ration, on établit des pêcheurs sur la côte pour avoir du poisson frais, et quant aux chevaux, on les nourrit avec de la mousse et de l'algue marine, que l'on faisait macérer dans l'eau douce, et à laquelle on mêlait un peu de chiendent.

Pendant son court séjour en Sicile, on l'avait fort entretenu des forces de Scipion.

Scipion avait en effet cent vingt éléphants et dix légions, sans compter quatre legions qu'avait formées Juba.

En outre, un nombre infini de gens de trait et des vaisseaux en grand nombre.

Le surlendemain du jour où il avait abordé près d'Adrumète, où commandait Considius avec deux légions, il vit tout à coup apparaître le long du rivage, et parallèlement à lui, Pison, avec la cavalerie de la place et trois mille Numides.

César avait trois mille hommes et cent cinquante chevaux, le reste de ses troupes n'étant pas encore arrivé.

Voyant son infériorité, il se retrancha devant la ville, sans permettre à personne de courir ni de piller.

De leur côté, les remparts de la ville se

garnissaient de troupes qui, visiblement, s'apprêtaient à faire une sortie.

César, alors, prit quelques hommes, fit le tour de la place à cheval pour la reconnaître, et rentra dans son camp.

Alors commencèrent contre lui les doutes, contre son génie les murmures.

Comment César n'avait-il pas donné, comme c'était son habitude, des ordres cachetés à ses officiers ? Comment n'avait-il pas indiqué un point de ralliement sur toute cette immense côte d'Afrique, au lieu de laisser sa flotte errer au hasard ?

Mais à ces reproches, César répondit d'un seul mot ·

— Comment eût-il fixé un lieu de rendez-vous sur une côte où pas un point ne lui appartenait ? Comment eût-il exposé ses lieutenants, qui se faisaient battre partout où il n'était pas, à se faire écraser en son absence, si par hasard leurs vaisseaux marchaient plus vite que les siens ? Ne valait-il pas mieux attendre que lui-même eût choisi son lieu de débarquement, et alors tout rallier à lui ?

Puis la position était loin d'être si mauvaise qu'on le disait. On pouvait traiter avec Considius. Plancus, un des lieutenants de César, ancien ami de Considius, en reçut l'autorisation.

En conséquence, Plancus écrivit à Con-

sidius, pour tâcher de le ramener à César, et lui envoya un prisonnier avec sa lettre.

— D'où viens-tu ? demanda Considius.

— Du camp de César, répondit le prisonnier.

— Et pourquoi viens-tu ?

— Pour t'apporter cette lettre.

— Qu'on tue l'homme, et qu'on renvoie la lettre à César sans la décacheter, dit Considius.

Les deux ordres furent exécutés.

Il s'agissait de battre en retraite.

César abandonna donc son camp; mais aussitôt sa résolution reconnue, ceux de la ville sortirent sur lui, et la cavalerie numide se mit à ses trousses.

Alors César fit faire halte à son infanterie, pesamment armée, et donna ordre à vingt-cinq ou trente cavaliers gaulois, qu'il avait par hasard avec lui, de charger les deux mille Numides de Juba.

Les Gaulois partirent au galop, et, par un miracle, mirent en fuite ce tourbillon d'ennemis.

César reprit sa marche, mettant à l'ar-

rière-garde ses vieilles cohortes, auxquelles il venait de faire voir à quels ennemis ils avaient affaire, et sa cavalerie, à laquelle les trente Gaulois venaient de donner l'exemple; de sorte que la poursuite de l'ennemi se calma quelque peu.

D'ailleurs, au milieu de tout cela, chacun avait les yeux fixés sur César, et comme on le voyait, selon son habitude, le visage calme, plus que calme, souriant, chacun disait :

— Le général est tranquille : tout va bien.

Et chacun faisait son devoir.

En effet, la situation s'améliorait : les villes et les forteresses devant lesquelles on passait envoyaient des vivres à César et lui faisaient dire qu'elles étaient à lui.

Aussi s'arrêta-t-il, dans ces conditions, près de Ruspine, et en partit-il le lendemain pour se rendre à Leptis, ville libre et se gouvernant elle-même.

Leptis lui envoya faire les mêmes offres.

César fit garder ses portes par des hommes à lui, sentinelles sévères ayant ordre d'empêcher ses soldats d'entrer : il craignait quelque désordre, et que ce désordre lui aliénât les habitants.

Puis il campa aux portes.

Dès le lendemain, la fortune de César amena en vue de Leptis une partie de ses vaisseaux de charge et quelques galères.

Ils apportaient la nouvelle que le reste de la flotte, incertaine du lieu de débarquement, et ayant appris qu'Utique était dans de bonnes dispositions pour César, avait fait voile vers Utique.

A l'instant même, César expédia dix galères.

Les unes allaient recruter des hommes

et des munitions en Sardaigne, les autres allaient chercher un convoi de vivres en Sicile; les autres, enfin, étaient chargées de rallier la flotte et de la ramener à Leptis.

Alors César alla de Leptis à Ruspine, dans lesquelles il fit des amas de vivres et de bois, et dans lesquelles, si faible qu'il fût, il laissa des garnisons, afin que ces villes, en cas de défaite, devinssent des refuges pour sa flotte.

Eh! avec des ennemis tels que ceux auxquels on avait affaire, il fallait tout prévoir.

Un jour que ses soldats, n'ayant rien à

faire, s'amusaient à regarder un Africain qui dansait et jouait de la flûte, et que, charmés de ce spectacle, ils avaient laissé leurs chevaux aux palefreniers et s'étaient assis autour du mime, l'applaudissant et criant : Bravo ! avec la même tranquillité et le même enthousiasme que s'ils eussent été dans le cirque de Rome, tout à coup la cavalerie numide les enveloppa, fondit sur eux, et, poursuivant les fuyards, entra pêle-mêle avec eux dans le camp ; si bien que si César et Pollion n'étaient sortis ensemble et ne s'étaient personnellement jetés à leur secours, avec ces Gaulois si difficiles à intimider, la guerre était tout simplement finie ce jour-là.

Dans une autre rencontre à peu près

pareille, une panique dans le genre de celle de Dyrrachium s'empara des soldats. Un porte-étendard prenait la fuite avec son aigle; César courut à lui, le saisit au cou, et, lui faisant faire volte-face, lui dit :

— Tu te trompes; c'est là qu'est l'ennemi.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

XXVII

Sur ces entrefaites, au moment ou César, inquiet, allait laisser des garnisons dans les deux villes de Ruspine et de Leptis, et se mettre lui-même à la recherche de sa flotte, on signala un grand nombre de voiles,

que l'on reconnut bientôt pour des voiles amies.

C'était la flotte, ralliée par les galères envoyées après elle, qui venait rejoindre César.

Cela nécessitait un renfort de vivres.

César prit trente cohortes, et s'avança dans l'intérieur du pays pour faire une razzia.

Mais il n'avait pas fait trois quarts de lieue, que ses éclaireurs se replièrent, annonçant l'ennemi.

Presqu'en même temps on vit s'élever une grande poussière.

César rallia aussitôt quatre cents chevaux et quelques hommes de trait, et, ordonnant à ses légions de le suivre au pas, il poussa une reconnaissance vers ce qui paraissait une masse d'ennemis.

C'était Labienus.

Il rangea ses hommes sur un front si pressé, que de loin et quoiqu'il n'eût que de la cavalerie entremêlée de gens de trait, avec des escadrons de réserve sur les ailes, il sembla à César qu'il n'allait avoir affaire qu'à de l'infanterie.

En conséquence, il rangea ses trente cohortes sur une ligne, couvrit avec ses ar-

chers le front de bataille et le flanc de sa cavalerie, ordonnant à chacun de faire ses efforts pour ne point se laisser envelopper.

Mais tout à coup César, demeurant immobile et attendant l'événement, vit à qui il avait affaire, car la cavalerie ennemie commença de s'étendre et envelopper ses ailes, tandis que du centre de bataille elle poussait une charge entremêlée d'infanterie légère.

Non-seulement les césariens la soutinrent de pied ferme, mais encore, ayant chargé sur cette charge, les cavaliers numides, tandis que l'infanterie en venait

aux mains avec les césariens, s'envolèrent comme des oiseaux, allèrent se reformer à cinq cents pas de là, puis revinrent au grand galop lancer leurs traits, puis s'envolèrent de nouveau.

C'était tout une nouvelle manière de combattre, et qui faillit être fatale aux soldats de César, car ceux-ci, voyant les cavaliers numides se retirer, croyaient les voir fuir et se mettaient à leur poursuite.

Alors César mit son cheval au galop, et courut sur toute la ligne, car il avait vu du premier coup d'œil ce qui arrivait : les soldats, en s'élançant à la poursuite de la cavalerie, découvraient leur flanc à l'infanterie légère, qui les perçait de flèches.

Il cria donc lui-même et fit publier qu'aucun n'eût à avancer plus de quatre pieds en avant du front de bataille.

Mais malgré toutes ces précautions, la situation devenait de plus en plus grave, car toute la cavalerie ennemie, se fiant sur son nombre, enveloppait complétement les trente cohortes de César, de sorte que celui-ci était forcé de combattre en rond.

Alors Labienus, cet ennemi acharné de César, celui qui avait massacré les prisonniers de Dyrrachium, celui qui avait juré, la veille de Pharsale, de ne prendre de repos que César vaincu, Labienus s'avança hors des rangs numides, tête nue, et, se tournant vers les césariens :

— Oh ! oh ! leur cria-t-il, nous faisons bien les braves pour de nouveaux soldats !

Alors, à son tour, un Romain sortit des rangs, et comme dans l'Illiade :

— Je ne suis pas un nouveau soldat, dit-il, mais un vétéran de la dixième légion.

— Où sont donc ses étendards, dit-il, je ne les vois pas ?

— Attends, dit le soldat, si tu ne vois pas les étendards, tu reconnaîtras, je l'espère, ce javelot.

Et, en même temps, élevant d'une main son casque, il lança de l'autre son javelot en criant :

— Tiens, voilà qui te vient de la dixième légion.

Le javelot partit en sifflant, et s'enfonça dans le poitrail du cheval.

Le cheval et le cavalier tombèrent, et un instant on crut Labienus tué.

Pendant ce temps, César étendait son armée sur un front immense, et, tournant à chaque extrémité de la ligne la face d'un

bataillon contre l'ennemi, il partit à la tête de sa cavalerie et donna dans le centre des Pompéiens, qu'il brisa du choc.

Aussitôt, et sans s'amuser à les poursuivre, César tira en arrière, de peur de quelque embuscade, et marcha en bon ordre vers son camp.

Mais, avant qu'il y fût arrivé, Pison et Petreius étaient, avec onze cents chevaux numides et beaucoup d'infanterie légère, arrivés au secours de l'ennemi.

Ralliés par ce renfort, les Pompéiens s'étaient élancés à la poursuite de César.

César ordonna de faire halte, laissa ap-

procher l'ennemi, fit donner toutes ses troupes à la fois, et repoussa les Pompéiens au-delà des collines, après quoi il se retira lentement dans son camp, tandis que Labienus se retirait de son côté dans le sien.

Le lendemain, le combat recommença.

Labienus avait avec lui huit cents chevaux gaulois et germains, outre les onze cents que lui avaient, la veille, amenés Pison et Petreius, huit mille Numides et trente-deux mille hommes d'infanterie armés à la légère.

Il croyait que, présentant le combat en

rase campagne à César, César n'oserait point l'accepter.

Mais César sortit en rase campagne et attaqua le premier Petreius.

La lutte dura depuis onze heures du matin jusqu'au coucher du soleil.

César resta maître du champ de bataille, ce qui équivalait à une grande victoire, vu l'infériorité de ses troupes.

Labiénus eut un grand nombre de blessés, qu'il fit transporter à Adrumète dans des chariots.

Petreius, atteint d'un javelot au milieu de la mêlée, fut obligé de se retirer en arrière et de cesser de combattre de sa personne.

Enfin, les honneurs de la journée furent à César.

Mais il comprit que tant quė ses troupes ne seraient pas complétement réunies, c'était miracle que de lutter contre des forces quadruples des siennes.

En conséquence, il fit tirer deux retranchements de son quartier et de la ville de Ruspine jusqu'à la mer, afin de pouvoir communiquer avec l'une et avec l'autre,

et recevoir, sans danger pour eux, les secours qu'il attendait.

Puis il fit décharger les armes et les machines qui étaient sur les vaisseaux, et arma les soldats qui étaient sur la flotte de Rhodes et des Gaules.

Son intention était de les entremêler à la cavalerie, à l'exemple de l'ennemi, et cela devait avoir d'autant plus d'effet, que la flotte de Rhodes portait d'excellents archers de Syrie.

La chose était urgente; Scipion arrivait dans trois jours, César en avait eu la nouvelle certaine, et cela avec huit légions,

quatre mille chevaux et cent vingt éléphants.

Mais trois jours pour César, c'était trois mois pour un autre.

En vingt-quatre heures, des ateliers furent établis, qui forgeaient des flèches et des javelots.

Puis, comme on prévoyait que ce que l'on avait de fer serait bientôt employé, César dépêcha des vaisseaux pour aller chercher en Syrie du fer, des claies et du bois à faire les béliers; aucun des bois qui poussaient sur la côte d'Afrique n'étant bon à cet emploi.

Enfin il n'y avait plus de blé, tous les laboureurs ayant été enrôlés par les pompéiens, tout celui qui était dans les villes en ayant été retiré, toutes les places fortes étant épuisées.

Il se mit à caresser les citoyens, et bientôt se fit si tendrement venir d'eux, que chacun finit par partager avec lui ce qu'il avait enterré, conservé, caché pour lui-même.

Quand César voulait, rien n'était impossible à César.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

XXVIII

C'était d'Utique que Scipion était parti.

Il avait laissé là Caton, à qui la ville devait de ne pas avoir disparu de la surface du sol.

Mais, tout en restant humain et miséricordieux, Caton avait gardé sa haine invétérée contre César.

Il avait près de lui le jeune Pompée, qui, pris par un de ces instants de doute qui atteignent les cœurs les plus vaillants, demeurait inerte et irrésolu, et sans cesse il l'excitait à la vengeance.

— Ton père, à l'âge où tu es, disait-il, ton père voyant la République opprimée et les gens de bien tués ou proscrits, ton père, animé par son courage et par l'amour de la gloire, rallia les débris de l'armée qui avait servi sous son père, à lui, et délivra Rome et l'Italie, presque ense-

velies sous leurs ruines; puis, d'une vitesse sans égale, il reconquit l'Afrique et la Sicile, et s'acquit un renom immortel, ayant triomphé presqu'au sortir de l'enfance et n'étant encore que simple chevalier. Et toi, l'héritier de sa gloire, et qui devrais l'être de son courage, dis-moi, n'iras-tu donc pas en Espagne joindre les amis de ton père et donner à la République le secours qu'elle te demande en sa détresse?

Enfin, touché de ces remontrances, en même temps que Scipion marchait contre César, le jeune Pompée prenait trente vaisseaux, parmi lesquels quelques navires de guerre, et cinglait d'Utique vers la Mauritanie, avec deux mille hommes, tant libres qu'esclaves. Par malheur, sa première ten-

tative fut un échec. Il s'approcha d'Ascure, qui avait garnison, et somma la ville de se rendre. Mais au lieu de répondre à cette sommation, comme s'y attendait Cneius, la garnison sortit, tomba sur ses hommes, les mit en fuite, si bien qu'il n'eut que le temps de remonter sur ses vaisseaux, et que, tirant vers les îles Baléares, il abandonna l'Afrique pour n'y plus revenir.

Pendant ce temps, Scipion était venu camper à Adrumète, et, après un repos de quelques jours donné à ses hommes, il avait atteint, dans une marche de nuit, le camp de Labienus.

La jonction faite, il commença, grâce à

son immense cavalerie, à faire des courses jusqu'au camp de César, s'embusquant et tombant à l'improviste sur ceux qui allaient à l'eau et au fourrage.

César se trouva donc bientôt dans la plus grande nécessité.

Les convois de Sicile et de Sardaigne n'arrivaient point; les bâtiments, à cause des tempêtes d'hiver, n'osaient courir la côte; de sorte que César, ayant une lieue ou une lieue et demie de pays libre tout au plus, manquait à la fois de pain pour ses hommes et de fourrage pour ses chevaux.

Juba connut par ses coureurs l'extré-

mité où était César, et son avis étant qu'il ne fallait pas lui donner le temps de se remettre, il sortit avec tout ce dont il pouvait disposer de forces pour aller rejoindre Scipion.

Mais profitant de cette absence, Publius Sitius, qui tenait pour César, et le roi Bogud, que les Romains appellent Boccho, qui faisait une guerre personnelle, poussé par sa femme Eunoë, amoureuse de César; Publius Sitius et le roi Bogud entrèrent dans les États du roi numide, et emportèrent d'un coup de main Cirta, qui était une de ses capitales; puis, après Cirta, deux autres places de Gétulie, dont ils massacrèrent les habitants.

Juba apprit ces nouvelles au moment

où il n'était plus qu'à quelques heures de marche du camp de Scipion. Il tourna court, lui envoyant demander à l'instant même toutes les forces qu'il lui avait prêtées, à la réserve de trente éléphants.

En même temps le bruit se répandait, et l'inaction de César confirmait ce bruit, que ce n'était pas lui, César, mais un de ses lieutenants qui était à Ruspine.

Ce n'était point l'intention de César que l'on crût qu'il pensât son parti tellement désespéré qu'il fît la guerre en Afrique par ses lieutenants.

En conséquence, il envoya des messa-

gers de tous côtés, avec mission d'affirmer que c'était bien lui, César, qui commandait en personne.

Dès qu'on sut que c'était vraiment lui qui se trouvait en personne à Ruspine, les courriers abondèrent, et plusieurs personnes de condition se rendirent à son camp.

Tous se plaignaient de l'effroyable cruauté des ennemis.

Ces plaintes attaquaient à la fois la miséricorde et l'orgueil de César; aussi manda-t-il au préteur Allienus et à Rabeius Postumus de lui envoyer, sans délai ni

excuses, le reste des troupes qu'il avait en Sicile, leur écrivant qu'il ne pouvait permettre de voir égorger l'Afrique sous ses yeux, les prévenant que, s'ils tardaient d'un mois seulement, les renforts qui arriveraient ne trouveraient pas une maison debout.

Lui, cependant, restait constamment assis sur un endroit élevé du rivage, les yeux tournés vers la Sicile, et attendant ces renforts, dont l'arrivée devait être la fin de son inaction.

Puis de temps en temps, ne voyant rien apparaître à l'horizon, il revenait au camp, se retranchait de quelque nouveau fossé,

se fortifiait de quelque nouvelle citadelle, élevant des forts jusque dans la mer, autant pour la défense de l'armée que pour ne pas la laisser inoccupée.

De son côté, Scipion dressait ses éléphants, disposait ses frondeurs en deux troupes, dont l'une lançait des pierres à ses monstrueux alliés, tandis que l'autre les repoussait en avant, lorsque, effrayés par cette pluie de granits, ils voulaient prendre la fuite ; mais ce n'était qu'à grand'peine — dit l'auteur contesté de la guerre d'Afrique — car l'éléphant le mieux instruit peut, dans le combat, nuire autant à ses amis qu'à ses ennemis.

En même temps Scipion se donnait la

distraction de quelques meurtres, en attendant les proscriptions de Rome.

Aussi, Virgilius Petronius, son lieutenant, qui commandait dans Thapse, voyant des vaisseaux de César, jouets de la tempête, errer à l'aventure, et incertains du lieu où ils étaient, Virgilius Petronius arma des barques et des chaloupes, les remplit d'archers, et se mit à la poursuite de ces navires vagabonds.

Plus d'une fois, barques et chaloupes furent repoussées; mais un jour il prit un grand bâtiment où se trouvaient deux jeunes Espagnols, tribuns de la cinquième légion, dont le père avait été fait sénateur

par César, et un centurion du même corps, nommé Saliénus.

Les prisonniers furent conduits à Scipion, qui ordonna à l'instant même qu'ils fussent mis à mort au bout de trois jours, afin qu'ils eussent le temps de subir leur agonie.

Au moment de l'exécution, l'aîné des deux jeunes gens ne fit d'autre demande que d'être tué le premier, pour n'avoir pas la douleur de voir égorger son frère sous ses yeux.

Comme il s'adressait à des soldats et

non à Scipion, la demande lui fut accordée.

On savait ces cruautés dans le camp de César, et le cœur de César en saignait de douleur. Mais assez fort à cause de ses retranchements, dont le principal, au reste, était son génie, pour ne pas craindre que Scipion le vînt attaquer dans son camp, il n'était pas assez sûr, vu le peu de troupes qu'il avait, d'écraser son ennemi d'un coup, pour oser accepter une bataille décisive.

Et cependant, tous les jours, Scipion sortait de son camp et venait lui offrir cette bataille, rangeant en face du camp de Cé-

sar ses troupes comme pour le combat, restait là cinq ou six heures, puis se retirait au moment où venait le soir.

Au bout de huit ou dix jours de cet exercice, convaincu que César tremblait devant lui, il en arriva à approcher jusqu'à cent pas des retranchements, les éléphants en tête, et son armée, derrière eux, étendue sur un front immense.

Mais César ne se laissait irriter ni par ces démonstrations, ni par les menaces dont elles étaient accompagnées, et faisait rentrer, sans confusion ni tumulte, ceux de ses hommes qui étaient au fourrage, à l'aiguade ou au bois, et les habituait à re-

garder l'ennemi du haut des remparts, et à répondre à ses menaces par des huées.

Quant à lui, il savait si bien qu'on n'oserait pas l'attaquer dans son camp, qu'il ne prenait pas même la peine de monter sur les remparts, et donnait tous ses ordres couché sous sa tente.

Ce qui ne l'empêchait point d'aller tous les jours s'asseoir sur le monticule qui dominait le rivage, hâtant de ses vœux et de ses soupirs ces renforts qui n'arrivaient point.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

XXIX

Il arrive deux ou trois fois dans la vie d'un homme comme César de ces points extrêmes de fortune ou de malheur, où la fortune, où le malheur ne pouvant pas aller plus loin, une réaction s'opère en mal

si la situation est bonne, en bien si la situation est mauvaise.

La position de César en était arrivée à être si mauvaise qu'elle ne pouvait devenir pire.

L'amélioration devait nécessairement arriver.

Les premières traces de retour que lui donna la fortune furent la désertion des Gétules et des Numides qui se trouvaient dans le camp de Scipion.

Ces barbares firent ce que n'eussent

probablement pas fait des hommes civilisés : ils se souvinrent des obligations qu'ils avaient à Marius et que César était son neveu.

Il en résulta que, peu à peu, Gétules et Numides commencèrent à déserter du camp de Scipion et passèrent dans celui de César.

Mais César, qui n'avait pas de quoi nourrir les déserteurs, les renvoya chacun chez eux avec des lettres pour les principaux des villes, lettres dans lesquelles il les exhortait à prendre les armes, à reconquérir leur liberté, et surtout à ne plus envoyer de secours à ses ennemis.

En même temps arrivaient les députés de certaines villes de l'intérieur qui venaient offrir leur obéissance à César, lui demandant des garnisons pour se défendre et promettant de lui envoyer du blé.

Mais César n'avait pas assez de troupes pour dégarnir son camp, et Scipion en gardait si bien les approches qu'il eût certes enlevé tous les convois qui fussent venus par terre.

Pendant ce temps, Salluste (de même qu'à Rome on était avocat et général, vous voyez que l'on pouvait être historien et général), pendant ce temps, Salluste avait débarqué dans l'île de Cercyne, la Ker-

kenne moderne; il en avait chassé Caïus Décius, qui y gardait des convois pour les pompéiens, et, ayant été bien reçu des insulaires, il y chargea quantité de blé sur des vaisseaux marchands qu'il trouva dans le port, et qu'à l'instant même il achemina vers le camp.

Sur ces entrefaites, comme si la fortune voulait lui payer ses arrérages, le préteur Allienus fit partir de Lélybée la treizième et la quatorzième légion avec huit cents chevaux gaulois et mille frondeurs ou archers qui arrivèrent tous à bon port à Ruspine quatre jours après leur départ.

Ce fut une grande joie pour César qui

les attendait si impatiemment, de voir apparaître ces voiles.

Il présida au débarquement, et dès que les hommes furent remis de la fatigue de la mer, il les distribua dans les forts et dans les retranchements.

Cette rentrée de vivres et de renfort de soldats répandit la joie dans le camp de César.

Mais dans celui de Scipion l'étonnement était grand. On connaissait le caractère entreprenant de César, et l'on se disait qu'il fallait qu'il fût bien faible pour se enir ainsi renfermé dans son camp.

Scipion résolut d'envoyer deux espions qui, sous le prétexte qu'ils se feraient césariens, resteraient pendant quelques jours au camp de César ; puis, repassant au camp de Scipion, feraient un rapport exact de ce qu'ils auraient vu.

Le choix du général pompéien tomba sur deux Gétules, auxquels il fit de grandes promesses, et qui partirent pour le camp de César comme transfuges.

Mais à peine se furent-ils présentés et et eurent-ils été reçus sous ce titre, qu'ils demandèrent à être conduits à César, et qu'alors ils lui dirent la cause de leur venue à son camp, lui racontant que Scipion

les avait envoyés pour s'assurer s'il y avait ou n'y avait point quelque piége tendu aux portes et ailleurs contre les éléphants. Ils ajoutèrent que presque tous leurs compatriotes, en souvenir des bienfaits de Marius, et une partie des soldats de la quatrième et de la sixième légions mouraient d'envie de passer de son côté, mais ne pouvaient tromper la garde posée par Scipion aux portes du camp.

César les reçut à merveille, leur fit des cadeaux et les envoya aux quartiers des transfuges.

Dès le lendemain leur rapport fut confirmé par l'arrivée d'une douzaine de

soldats de la quatrième et de la sixième légions.

Deux jours après, ce furent les habitants de Tisdrus qui envoyèrent dire à César que plusieurs laboureurs et marchands italiens avaient mis jusqu'à trois cent mille boisseaux de blé dans leur ville.

Les messagers venaient demander une garnison pour les garder.

De son côté on reçut un courrier de Sitius, qui annonça qu'il était entré en Numidie, en avait pris un fort château situé sur une montagne, où Juba avait enfermé toutes ses munitions.

Et ainsi la fortune, capricieuse un instant, mais fidèle au fond, préludait à son retour vers César.

Aussi se préparait-il au combat, renforcé de deux vieilles légions, sans compter la cavalerie et les gens de trait. Il ne se jugea point encore assez fort. Il envoya six vaisseaux de charge chercher à Lélybée le reste de ses hommes.

Ils arrivèrent à bon port.

Dès le soir de leur arrivée, qui était le vingt-cinquième jour de janvier, César décampa vers minuit, sans en avoir autrement prévenu les officiers qu'en leur or-

donnant de se tenir prêts dès la première veille.

D'abord il tira vers Ruspine, où il avait laissé garnison ; puis, de là prenant à main gauche le long du rivage, il entra dans une plaine de quatre lieues à peu près, bordée d'une longue chaîne de montagnes en forme d'amphithéâtre, et à l'extrémité de laquelle était le camp de Scipion.

C'était une suite de collines sur le sommet le plus élevé desquelles on avait autrefois bâti des tours pour découvrir le pays.

César s'empara de tous les sommets, et

en moins d'une demi-heure il y eut sur chaque sommet une tour bâtie.

Arrivé près de la dernière, il s'arrêta : elle était gardée par une troupe de Numides.

César n'alla pas plus loin. Il fit tirer un retranchement depuis le lieu où il était arrivé jusqu'à l'endroit d'où il était parti.

Au point du jour, ce retranchement était presque terminé.

A la vue de César, Scipion et Labienus firent sortir toute leur cavalerie, la ran-

gèrent en bataille, la firent avancer de quelques mille pas, puis ils placèrent leur infanterie en seconde ligne, à quatre cents pas à peu près du camp.

César ne continua pas moins de tirer son retranchement, mais voyant que l'ennemi s'approchait pour inquiéter ses travailleurs, il détacha un escadron de cavalerie espagnole, qu'il fit soutenir par un bataillon d'infanterie légère, leur commandant de s'emparer de la colline où était le poste des Numides.

Cavalerie et infanterie, qui depuis longtemps avaient soif de combattre, donnèrent avec tant d'ardeur qu'ils entrèrent,

dès la première charge, dans les retranchements, dont on ne put les faire sortir, de sorte qu'ils en demeurèrent les maîtres, après avoir tué et blessé une partie de ceux qui les défendaient.

Alors Labienus, voyant la fuite des siens, prit à la réserve deux milliers d'hommes, toute son aile droite, et s'avança à leur secours; mais alors César, le voyant s'éloigner imprudemment du fort de la bataille, détacha toute son aile gauche pour le couper, masquant son mouvement à l'aide d'une immense forteresse, flanquée de quatre tours, qui empêchait Labienus de voir ce qui se passait. De sorte qu'il ne s'aperçut de la manœuvre que lorsqu'il eut sur les bras les hommes de César.

A la vue des Romains, les Numides prirent la fuite, laissant à la boucherie les Germains et les Gaulois, qui furent tous taillés en pièces, après s'être défendus comme se défendaient les Germains et les Gaulois.

En même temps, l'infanterie de Scipion, qui était en bataille devant son camp, voyant ce désordre, lâcha pied et rentra par toutes les portes.

De son côté, César, ayant délogé l'ennemi de la plaine et de la montagne, fit sonner la retraite et rentrer sa cavalerie.

De sorte qu'il ne resta plus sur le champ

de bataille que les grands corps nus et blancs des Gaulois et des Germains, déjà dépouillés de leurs armes et de leurs vêtements.

Grandia que effossis mirabitur ossa sepulcris.

CHAPITRE TRENTIÈME

XXX

Le lendemain, César, à son tour, présenta la bataille; mais Scipion resta dans ses retranchements.

Cependant lorsqu'il vit César qui s'était

avancé peu à peu le long des montagnes, gagner pas à pas la ville d'Usile, dont il n'était plus qu'à un quart de lieue, et qui lui fournissait son eau et ses vivres, force lui fut de faire sortir ses troupes.

Il les rangea en bataille sur quatre lignes, dont la première était la cavalerie, entremêlée d'éléphants armés et chargés de tours.

Et comme cette première ligne s'avançait dans cet ordre, César crut que Scipion était décidé à combattre, et fit halte devant la place.

Mais Scipion, de son côté, fit halte derrière.

Chacun demeura ainsi, sans bouger, en bataille jusqu'au soir ; puis chacun rentra dans son camp.

Le lendemain, César étendit ses retranchements pour se rapprocher de l'ennemi.

Au moment où ces événements se passaient sur terre, César éprouvait sur mer un échec, si toutefois ce fut un échec, que l'événement que nous allons raconter.

Un des vaisseaux de charge, appartenant au dernier convoi arrivé de Sicile, s'étant écarté des autres, fut pris près de Thapse par les barques et les chaloupes de Virgilius, en même temps qu'une ga-

lère de la même flotte était capturée par l'armée navale de Varus et d'Octavius.

Dans le premier navire étaient Quintus Consinius et Lucius Tacida, chevalier romain.

Dans l'autre se trouvait un centurion de la quatorzième légion avec quelques soldats.

Soldats et centurion furent amenés à Scipion, qui les reçut sur son tribunal.

— Puisque votre bonne fortune, dit-il, vous a fait tomber entre mes mains, vous

qui, bien certainement, servez par force sous les ordres de César, n'hésitez plus et dites franchement si vous voulez suivre le parti de la république et de tous les gens de bien, non-seulement sur l'assurance certaine de la vie et de la liberté, mais encore d'une bonne récompense.

Scipion parlait ainsi, croyant que les prisonniers recevraient cette grâce avec ardeur.

Mais le centurion, prenant la parole sans traiter Scipion d'imperator :

— Je te remercie, dit-il, de ce qu'étant ton prisonnier, tu m'offres la vie et la li-

berté. J'accepterais volontiers l'offre que tu me fais de deux choses si précieuses, si je les pouvais accepter sans crime.

— Sans crime, répéta Scipion.

— Sans doute, dit le capitaine; ne serait-ce pas un crime que de m'aller présenter en bataille contre César après avoir combattu pour lui pendant plus de vingt ans, et de mettre l'épée à la main contre ces braves compagnons à moi, pour lesquels j'ai si souvent hasardé ma vie?... Je te prie donc de ne m'y pas contraindre, Scipion. Si tu veux éprouver tes forces, laisse-moi choisir dix hommes parmi tes prisonniers, et avec mes dix camarades,

j'offre de combattre une de tes cohortes à ton choix!

Puis, par l'issue de notre combat, tu pourras juger de l'issue de la guerre.

Le défi indigna Scipion, et il ordonna que le centurion et tous les prisonniers au-dessus de trente-cinq ans fussent tués.

Ordre qui s'exécuta à l'instant même.

Quant aux autres, c'est-à-dire à Tacida, à Considius et à ceux qui avaient été pris en même temps qu'eux, Scipion ne permit même point qu'on les amenât en sa

présence et les fit distribuer dans différents corps de son armée.

César sut ces événements et en fut désespéré, à ce point qu'il cassa les capitaines de ses galères, qui croisaient devant Thapse pour la sûreté des convois.

Vers ce même temps, César fit connaissance avec le simoûn.

Une nuit, vers la seconde veille après le coucher des pléïades, un orage effroyable se déclara, le vent emportait avec lui des nuages de sable et de cailloux, de sorte qu'il tombait dans le camp une véritable

pluie de pierre. Ce n'était rien pour ceux de Scipion, qui avaient eu le temps de bâtir des huttes sous lesquelles ils pouvaient se mettre à l'abri, mais c'était une effroyable tourmente pour ceux de César qui, décampant presque toutes les nuits, n'avaient pas eu le loisir de se construire des logis ; les malheureux couraient comme des insensés, opposant leurs boucliers à l'ouragan, mais ils étaient arrachés de terre, renversés et emportés par les tourbillons.

Ce fut une nuit terrible et qui équivalait presque à une défaite : tous les vivres furent gâtés, tous les feux éteints, et l'air fut chargé d'une telle quantité d'électricité que, prodige qui épouvanta les soldats,

la pointe des javelots de la cinquième légion parut tout en flamme.

Deux ou trois mois s'écoulèrent sans que César pût amener l'ennemi à une bataille décisive. Enfin, comme César, depuis trois mois, avait eu le temps de réunir à peu près toutes ses troupes, comme il avait employé ces trois mois à les exercer contre les éléphants qu'il avait fait venir d'Italie dans ce but, et que chevaux et cavaliers en étaient arrivés à soutenir bravement la charge de ces animaux, il décampa une nuit, et, faisant une de ces marches comme lui seul savait en accomplir, il vint mettre le siége devant Thapse. C'était le 4 avril.

Virginius commandait à Thapse ; c'était

un des meilleurs lieutenants de Pompée; il avait sous lui une bonne garnison, mais, attaqué par toute l'armée de César, il était évident qu'il n'en soutiendrait pas l'effort.

Scipion était donc placé dans cette alternative : abandonner un de ses meilleurs capitaines ou risquer une bataille décisive.

Il risqua la bataille.

Il marcha au secours de la ville, campa en deux camps séparés.

Cela faisait trois camps, y compris celui de Juba.

César travaillait à la circonvallation de la ville. Il apprend ce qui se passe, voit l'ennemi, juge sa position, fait cesser le travail, ordonne aux travailleurs de prendre les armes, laisse le proconsul Aquenas avec deux légions à la garde du camp et court à l'ennemi.

Au bout d'une heure, les deux armées sont en présence.

Une partie de l'armée ennemie est en bataille, tandis que l'autre travaille à se retrancher; elle est à la tête de ses fossés avec ses éléphants sur les ailes.

César dispose la sienne sur trois lignes;

met la seconde et la dixième légion à l'aile droite ; la huitième et la neuvième à l'aile gauche ; les cinq autres au centre et couvrant le flanc de la bataille où sont rangés les archers, les frondeurs et cinq cohortes destinés à soutenir l'effort des éléphants.

Puis, courant à pied entre les rangs, il fait souvenir ses vieux soldats des victoires remportées, excite les autres à imiter leur courage, puis, tout à coup s'arrête indécis et tremblant.

César sent venir une attaque de ce terrible mal auquel il est sujet, — l'épilepsie.

Dans ce moment même, il était entouré

de ses lieutenants, qui le suppliaient de ne pas laisser échapper l'occasion et lui demandaient le mot d'ordre.

Il laisse échapper de sa voix saccadée et de ses lèvres pâlissantes les mots : *La bonne fortune*, qui circulent à l'instant même sur tout le front de bataille. Puis, sentant que tous ses efforts pour lutter contre le mal sont inutiles, et qu'il faut que l'accès ait son cours, il défend qu'on en vienne aux mains.

Mais il est trop tard; tout à coup il entend sonner la charge.

C'est un trompettte de l'aile droite qui

a été forcé par les soldats de donner le signal du combat.

César voit, comme à travers un nuage, s'ébranler son armée. Mais la terre semble manquer sous ses pieds ; le ciel lui apparaît tantôt noir, tantôt couvert de sang ; il s'enveloppe de son manteau pour qu'on ne voie pas l'écume qui lui sort de la bouche, et tombe en murmurant :

— La bonne fortune !

Et, en effet, tout allait bien dépendre de la bonne fortune de César, puisque cette fois son génie n'y serait pour rien.

CHAPITRE TRENTE-UNIÈME



XXXI

Ce fut une seconde Pharsale.

Non-seulement les soldats de César emportèrent le champ de bataille, mais encore ils se rendirent maîtres du camp.

Les pompéiens s'enfuirent dans celui où ils s'étaient arrêtés la veille.

Les vainqueurs les y poursuivirent: mais, arrivés devant ces nouveaux retranchements, ils ne savaient trop que faire, quand César, sauvé de son attaque, accourut en criant :

— Aux fossés, compagnons, aux fossés!

Le second camp fut emporté comme le premier.

Abandonnés par Scipion et Juba, qui

s'enfuirent à toute bride, les soldats furent impitoyablement massacrés.

César avait, non pas à venger, César ne se vengeait pas, mais à laisser venger le meurtre des siens.

Comme à Pharsale, des détails étranges survécurent à ce grand ensemble, que l'on appela la bataille de Thapse.

Un vétéran de la cinquième légion vit un éléphant blessé qui, forcené de douleur, s'était jeté sur un valet désarmé, et, le tenant sous ses pieds, le froissait du genou en jetant de grands cris et en battant l'air de sa trompe.

Il s'avança hardiment contre l'animal et lui lança son javelot.

Celui-ci, blessé une seconde fois, quitta le corps à demi-écrasé, s'élança contre son nouvel adversaire, l'enlaça de sa trompe et le balança en l'air un instant pour le briser ensuite contre la terre.

Mais si court que fut cet instant, il suffit au soldat pour donner à l'éléphant un si rude coup de sabre sur sa trompe, qu'il l'abattit et tomba à terre, toujours enveloppé de l'effroyable serpent.

L'éléphant, secouant son tronçon de

trompe ensanglanté, s'enfuit vers les autres éléphants en poussant des cris effroyables.

Le soir de la journée de Thapse, César avait pris trois camps; car après le second camp de Scipion, il avait marché contre celui de Juba, tué dix mille hommes, blessé douze mille, dispersé le reste, c'est-à-dire soixante mille hommes à peu près.

Les pompéiens, qui n'avaient pas su combattre, surent mourir.

Metullus fuyait sur un vaisseau.

Les césariens l'abordent.

— Où est le général? demandent-ils.

— Il est en sûreté, répond Metellus en se perçant de son épée.

Juba et Petreius avaient fui à toutes brides vers Zama, une des capitales du roi numide. Avant de partir, Juba avait fait préparer un immense bûcher sur la place publique.

— Si je suis vaincu, avait-il dit, je ferai porter mes trésors sur ce bûcher, j'y ferai monter mes femmes, je mettrai le feu à

la ville, et la ville mettra le feu à mon bûcher.

Cette menace n'avait pas été perdue.

En voyant revenir Juba vaincu, les habitants de Zama fermèrent les portes, et, montant sur les remparts, crièrent à Juba que s'il approchait à la portée du trait, ils le cribleraient de flèches.

Juba redemanda ses femmes, elles lui furent refusées.

Il redemanda ses trésors, ils lui furent refusés.

Alors, se retournant vers Petréius :

— Eh bien! maintenant, dit-il, il ne nous reste plus qu'à faire ce que nous avons dit.

Ce qu'avaient dit Petreius et Juba, c'était de se battre l'un contre l'autre.

Tous deux tirèrent leur épée et commencèrent une véritable lutte de gladiateurs.

Pour mourir.

Et cependant, le sentiment de la con-

servation l'emportant, chacun fit ses efforts pour tuer son adversaire.

Juba, le plus fort ou le plus adroit, passa son glaive au travers du corps de Petreius.

Petreius tomba mort.

Puis Juba, craignant de se manquer, appela un esclave, lui tendit le cou et ordonna de le tuer.

L'esclave obéit et lui coupa la gorge.

Ce qui s'était rallié des troupes pom-

péiennes s'était réfugié sur une éminence en vue du camp de Juba.

Le camp de Juba pris, les fugitifs furent entourés par les vainqueurs.

Alors, ces malheureux, se voyant perdus, commencèrent à jeter leurs armes, à implorer la clémence de leurs compagnons et à les appeler frères.

Mais les césariens, indignés des meurtres que Scipion avait commis ou fait commettre sur leurs camarades tombés entre ses mains, répondirent qu'ils n'étaient pas des assassins, et qu'il fallait que les vaincus se préparassent à la mort.

Et en effet tout fut tué.

César avait perdu en tout cent cinquante soldats.

Il demeura quelque temps en bataille devant Thapse, avec soixante-quatre éléphants qu'il avait pris tout armés et garnis de leurs tours. Il espérait vaincre ainsi par sa présence l'opiniâtreté de Virgilius et de ceux qui étaient avec lui. Il les fit sommer de se rendre, mais ils ne répondirent pas davantage.

César ne pouvait point perdre un plus long temps devant Thapse. Il assembla son armée devant la place, loua ses sol-

dats, récompensa les vieilles légions, et, du haut de son tribunal, distribua à chacun les prix de la valeur.

Puis, laissant trois légions à Rébilius pour continuer le siége de Thapse, deux à Domitius pour assiéger Tisdre, où Considius commandait, il marcha sur Utique, envoyant devant lui Messala et sa cavalerie.

Celle de Scipion avait fui du même côté.

Cette dernière arriva devant la ville de Pasade ; mais, sur la nouvelle de la défaite de Scipion, les habitants refusèrent de lui ouvrir leurs portes.

Alors les fugitifs forcèrent la ville, allumèrent un grand bûcher sur le milieu de la place, et, sans distinction d'âge ni de sexe, y jetèrent tous les habitants.

César suivait de près, mais arrivait trop tard pour empêcher tous ces meurtres.

Au reste, trois jours après la bataille, à la nuit tombante, un courrier arrivait à Utique, et annonçait à Caton qu'un grand combat avait été livré à Thapse, que toutes les affaires étaient perdues sans ressources, que César s'était rendu maître des deux camps de Scipion et du camp de Juba et marchait sur Utique.

Deux jours après, cette cavalerie qui avait fui de Thapse, qui avait brûlé Pasade et égorgé ses habitants dans sa fuite, parut en vue d'Utique.

Là, entre ses murs et la ville, établis dans un petit retranchement élevé par elle-même, se trouvait la populace, que Caton avait repoussée hors des portes, à cause de son opinion césarienne. Caton, la sachant hostile, la faisait garder par une partie des habitants, tandis que le reste gardait la ville elle-même.

Les fugitifs s'informèrent et apprirent que les gens qu'ils avaient devant eux étaient des Césariens expulsés par Caton.

Alors ils voulurent les traiter comme ils avaient fait des habitants de Pasade.

Mais ceux-ci s'armèrent de bâtons et de pierres, et, encouragés par le bruit de la victoire de César, qui était venu jusqu'à eux, ils repoussèrent les pompéiens qui rentrèrent dans la ville, furieux et prêts à verser sur les habitants le trop plein de leur colère.

Et, en effet, ils se ruèrent sur les maisons qu'ils virent de la plus belle apparence, les pillèrent et tuèrent une partie de leurs habitants.

Caton accourut, les adjura au nom de l'humanité.

Mais l'humanité était une vertu parfaitement inconnue des pompéiens.

Il fut donc obligé d'employer vis-à-vis d'eux d'autres arguments.

Il leur fit donner à chacun cent sesterces et les congédia.

Faustus Sylla leur en donna autant de son argent, se mit à leur tête, et ne sachant pas ce qui était arrivé à Juba, piqua droit avec eux sur Zama, où il croyait le retrouver.

Disons tout de suite ce qui advint des autres pompéiens.

Virgilius se voyant enfermé par mer et par terre, tous ceux de son parti étant morts ou en fuite, se rendit à Rébilius sur parole.

Considius, qui était dans Tisdre avec une garnison de Gétules et de gladiateurs, ayant appris de son côté la défaite de Scipion et l'approche de Domitius, désespéra de garder la place et s'enfuit secrètement avec quelques Gétules, qui l'égorgèrent en chemin pour s'emparer de l'argent qu'ils emportaient.

Enfin Scipion, qui s'était retiré sur ses galères, dans l'espérance de passer en Espagne; longtemps ballotté par la tempête,

fut jeté dans le port d'Hyppone — Bône — et là, se trouvant investi par la flotte de Sitius, qui était en rade, il essaya de lutter; mais ses bâtiments, étant de force inférieure, furent tous coulés bas, et disparurent sous les flots avec ceux qui les montaient.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME

XXXII

Nous avons anticipé sur les événements pour en finir avec les principaux chefs pompéiens avant d'en arriver à Caton.

Nous avons dit comment, trois jours après la bataille de Thapse, il reçut par

un messager la nouvelle de la défaite de Juba et de Scipion.

Nous avons dit encore comment le lendemain trois cents cavaliers fugitifs, repoussés à coups de bâton et de pierres par la populace, que Caton avait chassée hors des portes, étaient entrés dans la ville, avaient pillé les maisons les plus riches et n'étaient partis que moyennant cent sesterces par homme que leur avait donnés Caton, et autant que leur avait donnés Sylla.

A cette nouvelle, et à l'apparition des fuyards, le trouble fut grand dans la ville; chacun se croyant mal défendu par ses

murailles, voulait fuir : tous couraient dans les rues comme des insensés, poussant de grands cris. Mais Caton se présenta à eux et arrêta ceux qui se trouvaient sur son chemin. Enfin il leur répéta tant et si bien que l'on exagérait toujours les mauvaises nouvelles, et que, selon toute probabilité, le mal n'était pas si grand qu'on le disait, qu'il finit par apaiser le tumulte.

Caton avait formé un conseil de trois cents notables, choisis parmi les Romains établis en Afrique pour affaires de négoce et de banque.

On appelait ce conseil *les Trois-Cents.*

Caton les invita à se rassembler dans le temple de Jupiter, avec tous les sénateurs présents à Utique et les enfants de sénateurs.

Pendant que l'assemblée se formait, il se rendit lui-même au lieu indiqué, et, tandis que tout le monde encore effaré, courait çà et là dans l'agitation, lui traversa la ville, calme, avec une contenance ferme, et tenant à la main un registre qu'il lisait en marchant. Ce registre, c'était un état des ressources de guerre, machines, armes, vivres, arcs, soldats.

Puis, quand ils furent tous assemblés, Caton adressa d'abord la parole aux Trois-

Cents, loua le zèle et la fidélité qu'ils avaient montrés jusque-là, les exhorta à ne pas perdre toute espérance, et surtout à ne pas se séparer pour fuir chacun de son côté; fuir chacun de son côté, à l'avis de Caton, c'était la perte de tous.

— Si vous restez unis, leur dit-il, César vous respectera davantage, et, dans le cas où vous lui demanderez merci, il vous pardonnera plus volontiers. Au reste, examinez ce que vous avez à faire; je vous laisse les maîtres absolus de votre propre conduite. Réfléchissez, prenez une résolution; je ne blâmerai aucun des deux partis : si vos sentiments changent avec la fortune, j'attribuerai ce changement à la nécessité. Voulez-vous faire tête au mal-

heur, braver le péril, défendre la liberté? Je louerai, j'admirerai votre vertu, et je m'offre à vous servir de chef, à combattre avec vous. Jusqu'à ce que vous ayez éprouvé la fortune dernière de la patrie, — et, à propos de patrie, votre patrie, à vous, ce n'est ni Adrumète ni Utique c'est Rome, qui plus d'une fois, par sa propre grandeur, s'est relevée de chutes bien autrement funestes ; — il vous reste plusieurs chances de salut, plusieurs motifs de sécurité. Le principal, c'est que vous faites la guerre à un homme qui n'agit pas d'après sa volonté, mais par les circonstances, et que ses affaires entraînent à la fois de tous côtés. L'Espagne, révoltée contre César, a embrassé le parti du jeune Pompée. Rome elle-même n'a pas

encore complétement accepté un joug auquel elle n'est pas accoutumée. Elle se câbre contre la servitude, prête à se soulever au moindre changement. Ne fuyez pas le danger, mais au contraire instruisez-vous par l'exemple de votre ennemi lui-même, qui, en vue de commettre les plus grandes injustices, prodigue tous les jours sa vie, sans avoir comme vous pour terme d'une guerre dont le succès est incertain, ou une vie de félicité si vous êtes vainqueurs, ou la plus glorieuse mort si vous succombez dans l'entreprise. Au reste, délibérez-en entre vous, en priant les dieux que, pour prix de la vertu et du zèle que vous avez fait paraître jusqu'à présent, ils conduisent à bonne fin les résolutions que vous avez prises.

Ainsi parla Caton. Ce ne fut pas trop de ses discours et surtout de son exemple pour agir sur les esprits de quelques-uns d'entre eux, mais le plus grand nombre cependant, à la vue de cette noblesse de cœur, de cette humanité et de cette intrépidité, oublia le danger de la situation et regarda Caton comme un chef invincible.

Tout pouvoir lui fut donc remis.

— Mieux vaut, dirent-ils, mourir en obéissant à Caton que de sauver notre vie en trahissant une si parfaite vertu.

Un des Trois-Cents proposa de rendre

la liberté aux esclaves, et presque toute l'assemblée se réunit à cet avis.

Mais Caton s'y opposa, lui.

— Cela, dit-il, n'est ni juste ni légitime. Si leurs maîtres eux-mêmes les affranchissent, je recevrai dans ma troupe, et cela bien volontiers, ceux qui seront en âge de porter les armes.

Aussitôt plusieurs se levèrent disant :

— Nous donnons la liberté aux nôtres.

— C'est bien, dit Caton, faites enregistrer les déclarations.

Et les déclarations furent enregistrées.

Sur ces entrefaites, Caton reçut des lettres de Juba et de Scipion.

Juba s'était réfugié dans les montagnes, n'ayant point encore tenté sa fatale entreprise sur Zama.

Il s'informait à Caton de ce que lui, Caton, était résolu de faire.

— Si tu dois abandonner Utique et me venir rejoindre, disait-il, je t'attendrai ; si tu veux y soutenir un siége, j'irai t'y joindre avec une armée.

Quant à Scipion, il était à l'ancre sur un promontoire, non loin d'Utique, et il attendait là pour savoir quel parti Caton prendrait.

Caton retint les messagers qui avaient apporté ces lettres jusqu'à ce qu'il fût bien certain du parti que les Trois-Cents prendraient.

Mais bientôt le conseil s'était divisé en deux camps.

Les sénateurs de Rome qui, à quelque prix que ce fût, voulaient s'asseoir sur leurs chaises curules, étaient pleins d'en-

thousiasme et prêts à tous les dévoûments.

Ceux-là avaient, à la suite du discours de Caton, affranchi et enrôlé leurs esclaves.

Quant aux autres, c'étaient des marchands, des spéculateurs trafiquant sur la mer ou faisant la banque et ayant leurs principales richesses dans leurs esclaves.

Ceux-là oublièrent bien vite le discours de Caton et le laissèrent filtrer à travers leur esprit.

« Il est, dit Plutarque, des corps qui perdent la chaleur aussitôt qu'ils la reçoivent

et qui se refroidissent dès qu'on les éloigne du feu. Tels étaient ces hommes échauffés par la présence de Caton. Tant que Caton était là, qu'ils l'avaient sous les yeux, qu'il parlait, qu'il les encourageait, tout allait à merveille ; mais, laissés à leurs propres réflexions, la crainte que leur inspirait César chassait de leur cœur tout le respect qu'ils avaient pour Caton et sa vertu. »

Et, en effet, voici ce que disaient ces hommes :

— En somme, qui sommes-nous par nous-mêmes et à qui refusons-nous d'obéir ? N'est-ce pas en César que se concentre aujourd'hui toute la puissance romaine?

Aucun de nous n'est un Pompée, ni un Scipion, ni un Caton. Nous sommes des marchands, qui n'avons aucun renom que celui d'honorables trafiquants. Nous n'avons en politique aucune placé ni prise ni à prendre ; d'où vient donc que, dans un temps où tous les hommes cèdent à la terteur et se ravalent plus qu'ils ne devraient, nous choisissions ce temps, nous autres chétifs, pour combattre en faveur de la liberté de Rome, prétendant, insensés que nous sommes, soutenir dans Utique la guerre contre celui devant qui Caton et le grand Pompée ont pris la fuite en lui abandonnant l'empire du monde ? Que faisons-nous ? Nous affranchissons nos esclaves pour combattre contre César, et nous-mêmes, pauvres esclaves que nous sommes,

il ne nous reste de liberté que ce qu'il plaît à César de nous en laisser. Revenons donc d'une pareille folie, estimons-nous pour-ce que nous sommes, et pendant qu'il en est temps encore, ayons recours à la clémence du vainqueur et envoyons-lui demander de nous recevoir en grâce.

Et remarquez bien que c'étaient les plus modérés qui parlaient ainsi, les autres ne disaient rien, mais n'attendaient que l'occasion de mettre la main sur les sénateurs et de les livrer à César.

Ainsi les plus honnêtes de ces dignes marchands, qui eussent regardé, en temps de paix, comme une honte de ne pas faire honneur à leurs engagements, les plus honnêtes étaient ceux qui ne rêvaient qu'une lâcheté.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME

XXXIII

Caton connaissait les hommes auxquels il avait affaire : aussi ne voulut-il pas exposer Juba et Scipion au danger que couraient les sénateurs, et qu'il courrait lui-même, car rien ne lui prouvait que si

César faisait de la remise de Caton une condition de sa clémence, ils ne le livreraient pas comme ils se proposaient de livrer les autres.

Il leur écrivit donc à tous deux de se tenir éloignés d'Utique. Ce fut alors que Scipion résolut de gagner l'Espagne, et Juba de retourner dans sa capitale.

On a vu ce qu'il advint de tous deux.

Pendant ce temps, outre les quelques cavaliers que nous avons vu piller Utique en passant, et ne s'éloigner qu'en emportant cent sesterces à Caton, et cent ses-

terces par homme à Sylla, un corps de cavalerie assez considérable était venu chercher un refuge sous les murs d'Utique.

Instruit par les façons pillardes des premiers, Caton leur avait fermé les portes de la ville. Aussi lui députèrent-ils trois d'entre eux.

Les uns voulaient aller trouver Juba, les autres demandaient à se réunir à Caton, et les trois messagers avaient mission de consulter Caton sur ce qu'ils devaient faire.

Il y avait enfin parmi eux un troisième parti qui, sachant les habitants d'Utique

partisants de César, craignait d'entrer dans la ville.

Ils demandaient donc à Caton de vouloir bien se rendre auprès d'eux.

Mais Caton était dans la situation de Dante à Florence, qui, obligé d'envoyer quelqu'un à Venise, disait :

— Si je reste, qui ira? Si j'y vais, qui restera?

Enfin, il chargea Marcus Rabrius de rester et de veiller sur les Trois-Cents.

Lui prit les sénateurs, sortit de la ville avec eux, et se rendit à la conférence.

En son absence, Marcus Rabrius devait recevoir les déclarations d'affranchissement, user de douceur avec tout le monde, et ne forcer personne.

Les officiers du corps de cavalerie attendaient Caton avec impatience.

Ils sentaient bien qu'en cet homme était leur dernier espoir.

Lui, de son côté, avait fort compté sur eux.

Il les conjura, ayant un choix à faire entre lui et Juba, de choisir Caton ; ayant parti à prendre entre Rome et Zama, de choisir Rome. Il les conjura surtout de se grouper autour des sénateurs, qui, s'ils n'étaient pas une force matérielle, étaient un pouvoir politique. Ils pouvaient entrer avec lui dans Utique, ville aux fortes murailles et difficile à prendre, ville garnie de vivres et de munitions pour plusieurs années, et la tenir contre César, comme Marseille, qui, n'ayant pas toutes ces conditions, avait tenu. . . . .

Les sénateurs leur firent les mêmes prières les larmes aux yeux, et les officiers les quittèrent pour aller conférer avec

leurs soldats de ce qui venait d'être dit.

. . . . . .

En les attendant, Caton s'assit sur une éminence avec les sénateurs.

. . . . . .

Ils y étaient à peine, que l'on vit un cavalier qui arrivait à fond de train.

. . . . . .

C'était Marcus Rabrius qui venait annoncer que les Trois-Cents s'étaient révoltés, et jetaient le trouble dans la ville, dont ils soulevaient les habitants.

. . . . . .

Cette révolte, c'était la perte des sénateurs ; aussi, ceux-ci commencèrent-ils à se lamenter et à supplier Caton.

Caton, dans cette tempête immense, était la seule étoile restée pure et lumineuse, et chaque naufragé ramait à lui.

Il renvoya Marcus Rabrius à Utique, le chargeant en son nom, à lui Caton, de dire aux Trois-Cents qu'il les priait d'attendre son retour avant de prendre une résolution.

Marcus Rabrius partit.

Sur ces entrefaites revinrent les officiers.

— Nous n'avons pas besoin de nous mettre à la solde de Juba ou de devenir

des Numides, en supposant même que nous suivions Juba.

De plus nous ne craignons point César tant que nous serons commandés par Caton.

Mais il nous semble dangereux de nous enfermer dans une ville avec les Uticiens, peuple punique, et dont la fidélité nous est suspecte.

Ils sont tranquilles maintenant, — les officiers ignoraient ce que venait de dire Rabrius, — ils sont tranquilles maintenant, mais dès que César paraîtra ils l'ai-

deront à nous attaquer ou nous livreront à lui.

Maintenant si Caton désire que nous nous engagions sous ses ordres, il faut qu'il nous abandonne la ville d'Utique pour en faire ce que nous voudrons, et nous ne lui cachons pas le moins du monde ce que nous en ferons : nous en chasserons ou égorgerons jusqu'au dernier habitant, alors seulement nous nous croirons en sûreté derrière ses murailles.

Ces propositions, Caton se l'avouait à lui-même, étaient celles que devaient imposer des hommes jaloux de leur sûreté, mais elles étaient barbares.

Cependant Caton, avec son calme ordi-

naire, répondit qu'il en délibérerait avec les Trois-Cents, et rentra dans la ville.

Mais à son retour, les Trois-Cents avaient jeté le masque ; ils s'étaient assurés en son absence des dispositions des habitants, et, sans détour, ni défaite, ils déclarèrent nettement qu'ils ne combattraient pas César.

Quelques-uns même avancèrent à demi-voix qu'il serait de bonne politique de mettre la main sur les sénateurs et de les retenir jusqu'à l'arrivée de César ; mais Caton ne tint aucun compte de cet avis, qu'il fit semblant de ne pas entendre, et

peut-être même, comme il était sourd, ne l'entendit-il point.

Cependant, on vint lui annoncer que les cavaliers se retiraient.

C'était un autre malheur. Il craignait que, les cavaliers partis, les Trois-Cents ne se livrassent à quelque violence contre les sénateurs, il se leva donc au milieu du conseil, monta à cheval et courut après les cavaliers.

Les cavaliers parurent heureux de le revoir, le reçurent avec de grandes démonstrations de joie, et l'exhortèrent à se sauver avec eux.

Caton secoua la tête; il avait pour lui-même une autre résolution qu'eux. Mais, les larmes aux yeux et leur tendant les mains, il les supplia de venir en aide aux sénateurs.

Mais comme ils partaient cependant malgré ses prières, il alla jusqu'à s'attacher aux brides de leurs chevaux, et à les tirer à lui pour les ramener vers Utique.

Et, en effet, quelques-uns eurent pitié, et cédèrent; si bien qu'il obtint d'eux qu'ils restassent là un jour encore pour assurer la retraite des sénateurs.

En conséquence il les ramena avec lui

dans la ville, plaça les uns aux portes, les autres à la citadelle.

Les Trois-Cents eurent peur.

Ils envoyèrent aussitôt prier Caton de venir auprès d'eux; mais, de leur côté, les sénateurs se serrant autour de lui, le prièrent de ne pas les abandonner, et déclarant, d'un autre côté, que ce serait abandonner Caton lui-même que de le livrer à ces traîtres et à ces perfides, lui, leur protecteur et leur soutien.

« Et en effet, dit Plutarque, en ce moment la vertu de Caton était universellement reconnue, et tous ceux qui s'étaient

réfugiés dans Utique avaient pour lui le même amour et la même admiration ; car jamais on n'avait aperçu dans sa conduite la moindre trace d'artifice et de fausseté.»

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME

XXXIV

Ce grand détachement de Caton, cette grande abnégation de lui-même, ce grand dévoûment aux autres, venait de ce qu'il était depuis longtemps décidé à se donner la mort. Plus il planait au-dessus de cette

vie qu'il allait quitter, plus il éprouvait de grands tourments et de vives douleurs pour ceux qu'il abandonnait à tous les orages de la terre.

Aussi, avant de mettre ce sinistre projet à exécution, résolut-il de pourvoir à la sûreté des pompéiens, tous tant qu'ils étaient ; puis, ce devoir rempli, resté en face de lui-même et de son génie vaincu, de se délivrer de la vie.

« Aussi, dit Plutarque, son impatience de mourir ne pouvait-elle point se cacher, quoiqu'il n'en dit pas un mot. »

Il rassura donc les sénateurs, et, pour

accomplir jusqu'au bout le devoir imposé, il alla trouver les Trois-Cents.

Ceux-ci le remercièrent de la confiance qu'il avait en eux, le prièrent de les diriger dans leur résolution prise, mais lui annoncèrent que cette résolution était prise.

Cette résolution était d'envoyer des députés à César.

— Hélas! lui dirent-ils, nous, nous ne sommes pas des Caton, et entre nous tous nous n'avons pas la vertu du seul Caton, compatis donc à notre faiblesse. Résolus d'envoyer des députés à César, c'est pour

toi d'abord que nous demanderons la clémence de César. Si tu ne te rends pas à nos prières, eh bien! nous n'accepterons pas de grâce pour nous-mêmes, et nous combattrons pour l'amour de toi jusqu'au dernier soupir.

Mais soit que Caton n'eut pas grande confiance dans la foi punique, soit qu'il ne voulût pas entraîner avec lui tant d'hommes dans l'abîme, il donna de grands éloges à cette bonne volonté qu'ils lui manifestaient; mais il leur conseilla en même temps de députer au plus tôt vers César, afin d'assurer leur vie.

— Mais, ajouta-t-il en souriant d'un sou-

rire triste, mais résolu, ne demandez rien pour moi. C'est aux vaincus qu'il convient d'implorer le vainqueur; c'est aux coupables qu'il convient de demander pardon. Quant à moi, non-seulement j'ai été invincible toute ma vie, mais je suis encore aujourd'hui vainqueur autant que je le voulais, car j'ai sur César l'avantage de l'honnêteté et de la justice. C'est lui qui est véritablement pris et vaincu, car ses desseins criminels, ses desseins contre sa patrie, ses desseins qu'il niait autrefois, les voilà aujourd'hui publiquement reconnus.

Les Trois-Cents ne demandaient pas mieux que d'avoir la main forcée. Aussi,

sur les instances de Caton, se décidèrent-ils à faire leur soumission à César.

Cela était d'autant plus urgent que César marchait sur Utique.

— Bon, dit Caton en apprenant cette nouvelle, il paraît que César nous traite en hommes.

Puis, se tournant vers les sénateurs :

— Allons, allons, dit-il, il n'y a pas de temps à perdre, mes amis, il s'agit de pourvoir à votre retraite tandis que les cavaliers sont encore dans la ville.

En conséquence, il donna à l'instant même l'ordre de fermer toutes les portes, excepté celles donnant sur le port, distribua les navires entre les fugitifs, veillat à ce que tout se passât sans confusion, prévint les troubles presque inséparables d'une retraite précipitée et fit donner à ceux qui étaient pauvres la nourriture gratis pour tout leur voyage.

Cependant la nouvelle arriva qu'une autre fraction de l'armée de Scipion était en vue.

Cette autre fraction se composait de deux légions, lesquelles étaient commandées par Marcus Octavius.

Marcus Octavius campa à une demi-lieue à peu près d'Utique, et de là fit demander à Caton comment il comptait régler avec lui le commandement de la ville.

Caton haussa les épaules sans rien répondre au messager, mais se retournant vers ceux qui l'entouraient :

— Faut-il s'étonner, dit-il, que nos affaires soient si désespérées, quand nous voyons chez nous l'ambition de commander survivre à notre perte même ?

Sur ces entrefaites, on vint annoncer à Caton que les cavaliers partaient, mais,

en partant, pillaient les citoyens et emportaient leur argent et leurs objets précieux, comme dépouilles opimes.

Caton s'élança aussitôt dans la rue, courant sur les différents points où s'opérait ce pillage.

Caton atteignit les premiers, et leur arracha des mains le butin qu'ils avaient fait.

Aussitôt, les autres, honteux de leur conduite, abandonnèrent ce qu'ils avaient pris, et tous se retirèrent pleins de confusion et les yeux baissés.

Ses amis embarqués, les cavaliers hors de la ville, Caton rassemble les Uticéens, les suppliant de se maintenir en bonne harmonie avec les Trois-Cents, et de ne point, les uns contre les autres, exciter l'ennemi commun. Puis il retourne au port, jette un dernier adieu à ses amis qui déjà gagnent la haute mer, trouve son fils qui avait fait semblant de consentir à s'embarquer, mais qui était demeuré au contraire sur le port, le félicite au lieu de le blâmer, et le ramène chez lui.

Chez Caton, vivaient dans l'intimité trois hommes :

Le stoïcien Appollonides et le péripathéticien Démetrius.

Le troisième était un jeune homme nommé Statylius, qui se vantait d'une force d'âme à toute épreuve, et qui prétendait que quelque chose qui arrivât, il ne resterait pas au-dessous de l'impassibilité de Caton lui-même.

Cette prétention de l'apprenti philosophe faisait sourire Caton, et il disait aux deux autres :

— C'est à nous, mes amis, de guérir l'enflure de ce jeune homme et de la réduire à des proportions réelles.

Au moment où, après avoir passé une partie de la journée et la nuit tout entière

sur le port d'Utique, Caton rentrait chez lui, il y trouva Lucius César, parent de César, délégué par les Trois-Cents pour aller intercéder en leur nom près du vainqueur.

Le jeune homme venait prier Caton de l'aider à composer une harangue qui pût toucher César et amener le salut commun.

— Quant à ce qui vous regarde, lui disait-il, laissez-moi faire ; quand je l'implorerai en votre faveur, je me ferai gloire de baiser ses mains et d'embrasser ses genoux.

Mais Caton l'arrêta court.

— Si je voulais, lui dit-il, devoir la vie à la clémence de César, j'irais le trouver, et seul ; mais je ne veux pas avoir d'obligation au tyran pour des choses sur lesquelles il n'a aucun droit. Car de quel droit donnerait-il, comme un Dieu, la vie à ceux qui ne dépendent point de lui ? Au reste, ceci posé, et moi excepté du pardon général, examinons ensemble ce que tu veux dire en faveur des Trois-Cents.

Et il aida Lucius César à composer son discours, après quoi il lui recommanda ses amis et son fils.

— Ne vous verrai-je donc pas à mon retour ? demanda la jeune homme.

— Peut-être serai-je parti, répondit Caton.

— Il le reconduisit, lui fit ses adieux, et rentra à la maison.

Là, comme s'il eût commencé ses dernières dispositions, il appela son fils, auquel il défendit de se mêler, d'une façon quelconque, des affaires du gouvernement.

— L'état des choses, dit-il,ne permet de rien faire qui soit digne de Caton. Mieux vaut donc ne rien faire du tout, que quelque chose qui soit indigne de notre nom.

Vers le soir, il alla au bain.

Dans le bain, il se souvint de son jeune philosophe Statylius.

— A propos, mon cher Appollonides, s'écria-t-il, je n'ai pas revu notre stoïcien, ce qui me prouve qu'il aura cédé à tes instances, et qu'il se sera embarqué. Il a bien fait de s'embarquer; mais il a mal fait de s'embarquer sans me dire adieu.

— Allons donc, répondit Appollonides, Il n'en est rien, au contraire. Il est, malgré notre entretien, resté plus entêté et plus inflexible que jamais. Il déclare qu'il restera et fera tout ce que fera Caton.

C'est ce que nous verrons ce soir, dit Caton.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME

XXXV

Caton quitta le bain vers six heures de l'après-midi, rentra chez lui et soupa en nombreuse compagnie.

Il soupa assis, selon le vœu qu'il avait

fait à Pharsale de ne plus se coucher que pour dormir.

Ses convives étaient ses amis ordinaires, plus les principaux magistrats d'Utique.

Après le repas, on continua d'apporter des vins différents. Caton ne détestait pas cette causerie qui s'entremêle de rasades; la conversation fut calme et savante, comme l'étaient d'habitude celles que présidait Caton.

On y discuta successivement plusieurs questions philosophiques, et de propos en propos, on en arriva à l'examen de ce

que l'on appelle les paradoxes des Stoïciens, par exemple : que l'homme de bien est seul libre et que tous les méchants sont esclaves.

Le péripathéticien Demetrius s'éleva, comme on le pense bien, contre ce dogme, mais alors Caton s'échauffant repoussa ses arguments avec véhémence et, d'un ton de voix rude et sévère, avec une certaine acrimonie, qui dénonçait une fièvre intérieure, il soutint longtemps et fermement la lutte avec une grande abondance de raisons ; aussi personne ne douta plus que sa résolution ne fût bien arrêtée et qu'il ne fût décidé à se tuer.

Aussi, à peine Caton eut-il cessé ce fié-

Son épée n'y était pas.

Alors il appela un de ses esclaves et lui demanda qui avait pris son épée.

L'esclave ne répondit point et Caton se remit à sa lecture.

Puis, après un instant, il leva les yeux; l'esclave n'était plus là.

Il appela de nouveau, sans emportement et sans impatience.

— J'ai demandé où était mon épée, dit-il.

— Oui, maître, répondit l'esclave, mais j'ignore où elle est.

— Qu'on la cherche et qu'on me l'apporte, dit Caton.

L'esclave sortit.

Un temps assez long s'écoula encore et l'on n'apporta point l'épée.

Alors, pour la troisième fois, avec impatience, il appela ses esclaves les uns après les autres, et leur demanda avec emportement :

— Je veux savoir où est mon épée, et j'ordonne qu'on me l'apporte.

Et comme on n'obéissait point cette fois assez vite selon ses désirs, il donna à celui qui était le plus proche de lui un tel coup de poing, que le malheureux esclave sortit de la chambre le visage tout en sang.

En même temps Caton criait :

— Malheur à mes esclaves et à mon fils qui veulent me livrer vivant à mon ennemi !

A ces cris, son fils entra avec les philosophes, et se jeta à son cou, en criant :

— Mon père, au nom des dieux ; mon père, au nom de Rome, ne te tue pas !

Alors Caton le repoussa, et se dressant sur son séant :

— Quand et dans quel lieu, dit-il avec un regard sévère, ai-je, sans m'en apercevoir, donné des preuves de folie ? Pourquoi, si j'ai pris un mauvais parti, personne ne cherche-t-il à me détromper ? Pourquoi, si j'ai pris le bon, m'empêcher de suivre ma résolution et m'enlever mes armes ? Que ne fais-tu attacher ton père, ô généreux fils ! Que ne lui fais-tu lier les mains derrière le dos, afin que César en arrivant le trouve hors d'état de se défen-

dre ! Ai-je, au reste, besoin d'une épée pour m'ôter la vie? non. Il me suffit de retenir mon haleine jusqu'à ce que j'étouffe, ou de me briser la tête contre la muraille.

Aux paroles de son père, le jeune homme ne put retenir ses larmes, et comme il craignait que son père ne lui en fît un crime, il s'élança hors de la chambre en sanglotant.

Les autres sortirent après lui.

Demetrius et Appollonides restèrent seuls près de Caton.

Alors Caton, les regardant d'un œil un peu plus radouci :

— Et vous, dit-il, prétendez-vous aussi retenir par force dans la vie un homme de mon âge? et resterez-vous auprès de moi pour me garder en silence? Ou bien êtes-vous venus m'apporter quelques beaux raisonnements pour me prouver que Caton, n'ayant plus d'autre moyen de sauver sa vie, il est honorable pour lui de la tenir de César? Voyons, voyons, parlez; convainquez-moi de cette belle maxime. J'écoute; faites-moi changer de résolution, je ne demande pas mieux. Insistez, dégoûtez-moi des opinions dans lesquelles j'ai vécu jusqu'à présent, afin que, devenu plus

sage, je me rallie à César. Ce n'est point que j'aie pris encore aucune résolution, non ! mais il me semble que ma résolution une fois prise, je dois être le maître de l'exécuter. C'est en quelque sorte avec vous que j'en vais délibérer ; parlez, je vous écoute ; parlez sans rien craindre, et dites à mon fils qu'il ne cherche point à emporter par la violence ce qu'il ne peut obtenir par la persuasion.

Demetrius et Appollonides comprirent que tout ce qu'ils pourraient répondre ne persuaderait point Caton. Ils sortirent donc en pleurant de la chambre, et lui envoyèrent son épée par un jeune enfant, dans un double espoir sans doute : c'est

que la vue de la jeunesse dans toute sa fleur le désarmerait, et qu'ensuite il ne demanderait pas à cet enfant ce qu'il eût demandé à un homme fait, c'est-à-dire de le tuer.

L'enfant apporta l'épée, sans savoir que c'était la mort qu'il apportait, et lui donna l'arme tant demandée.

Caton la prit, la tira du fourreau, passa l'index sur la pointe, le pouce sur le tranchant, et, trouvant la pointe suffisamment aiguë, le tranchant bien affilé, il dit :

— Je suis mon maître maintenant.

Puis, renvoyant l'enfant, il plaça son épée auprès de lui et se remit à sa lecture.

Deux fois alors, dit-on, il relut le *Phédon* tout entier.

Puis il s'endormit d'un sommeil si profond que ceux qui veillaient à sa porte l'entendaient ronfler.

Vers minuit, il se réveilla et appela deux de ses affranchis.

Cléanthe, son médecin et Butas, son homme de confiance pour les affaires politiques.

Il envoya Butas au port pour s'assurer si tout le monde était parti, et pour venir lui donner des nouvelles à la fois de l'embarquement et de l'état du temps.

Butas s'éloigna.

Alors il présenta au médecin sa main enflée du coup de poing qu'il avait donné à l'esclave, avec ordre de mettre un bandage.

Cléanthe obéit; puis, le pansement fait, courut par toute la maison, rassurant tout le monde, racontant ce qui venait de se passer, et disant :

— Si Caton voulait mourir, comme vous le croyez, il ne m'eût pas ordonné de panser sa main.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME

XXXVI

Sur ces entrefaites, Butas rentra.

On l'arrêta dans le vestibule pour lui annoncer la nouvelle qui répandait la joie dans toute la maison.

Lui aussi crut alors, comme tout le

monde, qu'il n'y avait plus rien à craindre de ce côté-là.

Il entra donc chez Caton.

— Ah! dit celui-ci, je t'attendais avec impatience.

— Me voici, répondit Butas.

— Tu as été au port, tu t'es informé?

— Oui.

— Eh bien?

— Eh bien, tous sont partis, excepté Crassus, que quelques affaires ont retenu, mais qui, dans un instant, va s'embarquer.

— Et le temps?

— Il fait grand vent; la mer est terrible; c'est une véritable tempête.

— Hélas! fit Caton, songeant à ceux qui étaient en mer.

Puis, après un instant :

— Retourne au port, dit-il à Butas;

vois si quelques-uns ne sont pas restés, et s'ils ont besoin de secours, avertis-moi.

Butas sortit.

Comme les coqs commençaient à chanter, c'est-à-dire vers une heure du matin, Caton se rendormit pendant quelques instants.

Il attendait le retour de Butas.

Butas revint et lui dit que les environs du port étaient parfaitement tranquilles.

Alors naton lui commanda de se retirer et de fermer la porte de sa chambre.

Et en lui disant cela, il se remit au lit, — car il s'était levé pour recevoir Butas, — il se remit au lit, comme pour y passer le reste la nuit.

Mais la porte fut à peine refermée derrière Butas, que Caton tira son épée, et se l'enfonça un peu au-dessous des côtes. Seulement l'enflure de sa main, et la douleur qu'il en éprouvait, l'empêchèrent de porter un coup assez assuré pour que la mort suivît intantanément.

En luttant contre cette mort qui ne

voulait pas venir et qui envoyait à sa place la douleur, Caton tomba de son lit sur le plancher, et renversa un tableau à tracer des figures de géométrie.

Au bruit que fit le tableau en tombant, les esclaves chargés de veiller poussèrent un grand cri.

Le fils et les amis de Caton s'élancèrent aussitôt dans sa chambre.

Ils virent alors Caton se roulant à terre tout souillé de sang ; ses entrailles étaient presque tout entières sorties du corps, et cependant il vivait encore et avait les yeux tout grands ouverts.

Alors, on appela à grands cris Cléanthe, qui arriva.

Pendant ce temps-là, on avait soulevé Caton, et on l'avait replacé sur son lit.

Cléanthe examina la blessure. Elle était affreuse ; mais les entrailles n'étaient point offensées, de sorte qu'il fit signe d'avoir bon espoir.

Puis, reprenant les entrailles, il les fit rentrer dans la blessure et recousit la plaie.

Tout cela s'était fait pendant un évanouissement de Caton.

Mais Caton revint à lui, et, au fur et à mesure qu'il reprit ses sens, reprit aussi la conscience de ce qui s'était passé.

Alors, furieux de voir qu'il vivait encore, il repoussa violemment le médecin, rouvrit la plaie, déchira ses entrailles de ses mains et expira.

La nouvelle de cette mort se répandit avec une effroyable rapidité. En moins de temps qu'il n'en eût fallu aux personnes de la maison pour en être instruites, les Trois-Cents, réveillés au milieu de la nuit, étaient déjà devant la maison.

Un moment après, tout le peuple d'Utique y était assemblé.

C'étaient des cris inouïs, des clameurs confuses.

Tous, d'une commune voix proclamaient Caton le bienfaiteur, le sauveur, le seul homme libre, le seul homme invincible, et cela à l'instant même où l'on apprenait que César n'était plus qu'à quelques milles. Mais ni l'envie de flatter le vainqueur, ni le désir de traiter avec lui, ni les querelles qui les divisaient, ne purent affaiblir le respect qu'ils avaient pour Caton. Ils jetèrent sur son corps leurs plus magnifiques manteaux, lui firent des obsèques splendides, et n'ayant pas le temps de le brûler et de recueillir ses cendres, ils l'enterrèrent au bord de la mer, à l'en-

droit même où, du temps de Plutarque, on voyait encore une statue de Caton tenant une épée à la main.

Ce ne fut que le dernier devoir des funérailles accompli qu'ils s'occupèrent de leur salut et de celui de la ville.

Caton était âgé de quarante-huit ans.

Ce que l'on avait dit de l'approche de César était vrai. Apprenant, par ceux qui venaient se rendre à lui, que Caton et son fils restaient dans Utique, et paraissaient résolus à ne la point quitter, il jugea que ces hommes au cœur stoïque méditaient quelque dessein dont il ne pouvait se

rendre compte, et comme au bout du compte il avait une haute estime pour Caton, il venait d'ordonner que l'on marchât aussi vite que possible sur Utique, lorsqu'on vint lui annoncer que Caton était mort et de quelle façon il était mort.

César écouta avec une douleur visible le récit de cette terrible agonie.

Puis, lorsque le narrateur eut tout dit :

— O Caton, s'écria César, je t'envie ta mort, car tu m'as envié mon pardon.

Caton laissait un fils et une fille.

Le fils, nous l'avons vu jouer un rôle dans le drame de la mort paternelle, et ce rôle, tout de douleur, me semble devoir exciter la sympathie pour ce malheureux jeune homme qu'écrasait un si grand nom.

Maintenant les historiens lui reprochent une passion que l'on ne pouvait certes pas reprocher à son père : un trop grand amour pour les femmes.

Ils citent à l'appui de ce reproche le trop long séjour que le jeune homme fit en Cappadoce près du roi Marphadate, son ami.

Ce roi Marphadate avait une fort belle femme que l'on appelait *Psyché*, c'est-à-dire âme.

Aussi, disait-on de lui et de Marphadate : Marphadate et Porcius, deux amis, une seule *âme*.

On disait encore : Caton est noble et généreux ; il a une *âme* royale.

Sans doute n'était-on si sévère pour le jeune homme qu'au souvenir de la rigidité de son père.

Au reste, sa mort effaça bien cette lé-

gère tache de sa vie, que je regrette de ne pas trouver dans celle de Caton.

A Philippes, il combattait avec Brutus et Cassius contre Octave et Antoine. Voyant l'armée en déroute, il ne voulut ni fuir, ni se cacher, mais défiant les vainqueurs, ralliant les fuyards, il fit face à l'ennemi et se fit tuer en combattant, si bien qu'Octave et Antoine eux-mêmes rendirent hautement justice à son courage.

Sa fille, nous la connaissons aussi, c'est Porcia, la femme de Brutus, celle qui se blessa avec un rasoir pour obtenir le secret de son mari, qui prit part à la conjuration, et qui, apprenant la perte de la

bataille de Philippes et la mort de son époux, s'étrangla avec des charbons ardents.

Quant à Statylius, qui avait juré de suivre en tout l'exemple de Caton, il s'était saisi de l'épée du mort et allait se précipiter dessus, lorsqu'il en fut empêché par les Philosophes.

Il mourut à Philippes avec Caton le fils.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME

XXXVII

Arrêtons-nous un peu sur ce suicide de Caton, qui fait pâmer d'admiration tous nos professeurs d'histoire, et que nous avons le malheur de réduire à sa plus simple expression, c'est-à-dire de considérer comme une orgueilleuse erreur.

Le suicide de Caton eut le malheur de ne pas être nécessaire ; fructueux, il ne pouvait pas l'être ; le suicide ne l'est jamais.

Caton se tua par dépit, par dégoût surtout. Ce fugitif, qui vient jusqu'aux portes d'Utique et qui veut savoir comment il partagera le pouvoir avec Caton, ce Marcus Octavius, est la goutte d'eau, ou plutôt de lie, qui fait déborder la coupe trop pleine. Supposez Napoléon mourant à Fontainebleau du poison qu'il avait pris, et il lui manquait dans la postérité son fabuleux retour de l'île d'Elbe et son apothéose de Sainte-Hélène. Tout était perdu en Grèce, en Asie et en Afrique, c'est vrai ;

mais tout pouvait encore se raccommoder en Espagne. L'Espagne était toute pompéienne : elle avait autrefois recueilli et défendu le fugitif Sertorius; elle venait de recueillir les deux fils de Pompée et les fugitifs de Thapse. Et qui sait si Caton eût été à Munda, où César, comme il le dit plus tard, combattit, non pas pour la victoire, mais pour la vie, qui sait ce qui serait arrivé de César.

Au moment où Caton se tuait, treize légions gravaient, en Espagne, sur leurs boucliers le nom de Pompée.

Mais abordons chez les Romains cette fameuse question du suicide, dans laquelle

Juba, Petreius, Metellus et enfin Caton, ouvrirent la voie, Caton lui donnant la consécration que donne l'homme rigide à tout ce qu'il fait.

Cent ans plus tard, le suicide sera une des plaies de Rome, et dispensera les empereurs d'avoir des bourreaux.

Puis le suicide du corps amènera le suicide de l'âme.

La religion chrétienne, qui, par bonheur, nous dispense d'admirer le suicide de Caton, avait ouvert un grand refuge contre le suicide.

Les couvents.

Arrivé au degré suprême du malheur, un homme se faisait moine : c'était une manière de s'ouvrir les veines, de s'asphyxier, de se brûler la cervelle sans se tuer.

Qui dit que M. de Rancé, en trouvant madame de Montbazon morte, si les couvents n'eussent point existé, ne se fût pas pendu ou jeté par la fenêtre, au lieu de se laisser glisser dans ce gouffre sublime qu'on appelle la Trappe?

Pline, qu'on appelle l'Ancien, quoiqu'il ne soit pas mort vieux — né l'an 23 de

Jésus-Christ, à Vérone, il mourut l'an 79 dans l'éruption de Pompéi, à l'âge de cinquante-six ans, par conséquent — Pline, qu'on appelle l'Ancien, est un des hommes chez lesquels il faut étudier le suicide, fils du fatalisme.

« L'homme, dit Pline, animal misérable et orgueilleux, que l'odeur d'une lampe mal éteinte suffit pour détruire dans le sein de sa mère; jeté nu sur la terre nue, comme lavé par des gémissements et par les pleurs, les larmes sont un de ses priviléges. Le rire ne lui est pas donné avant quarante jours. Il ne sent la vie que par des supplices, et *son seul crime est d'être né*. Seul, entre tous les animaux, il n'a

d'autre instinct que celui de pleurer. Seul il connaît l'ambition, la superstition, l'inquiétude de la sépulture, la préoccupation de ce qui sera après lui. Nul animal dont la vie soit plus frêle, les désirs plus ardents, la peur plus effarée, la rage plus furieuse; la plus petite de ses douleurs n'est point compensée par la plus grande de ses joies. Sa vie, si courte, est encore abrégée par le sommeil qui en dévore la moitié; par la nuit, qui, sans sommeil, est un supplice; par l'enfance, qui vit sans penser; par la vieillesse, qui ne vit que pour souffrir; par les craintes, les maladies, les infirmités; et cette briéveté de la vie est cependant le plus grand don que la nature lui ait accordé. Et cependant l'homme, ainsi fait, voudrait vivre davan-

tage; une passion d'immortalité le tourmente; il croit à son âme, à une autre vie; il adore les mânes; il prend soin des restes de son semblable. Rêve d'enfant! S'il se survit à lui-même, il n'y aura donc jamais de repos pour lui. *Le plus grand bien de la vie, la mort, la mort prompte et impérieuse,* nous serait donc ôté, ou plutôt elle nous deviendrait cruelle, puisqu'elle ne ferait que nous conduire à de nouvelles douleurs; privés du bonheur suprême, qui serait celui de ne pas naître, nous n'aurions pas la seule consolation qui puisse nous être donnée, celle de rentrer dans le néant. *Non, l'homme rentre au lieu d'où il est sorti : il est après la mort ce qu'il était avant de naître.* »

Connaissez-vous rien de plus désespé-

rant et penchant plus au suicide que cette effroyable morale du néant.

Qu'il y a loin de là à cette douce consolation de la religion chrétienne qui nous promet une autre vie! — qu'il y a loin de là à cette condamnation du suicide, résumée dans un vers de Shakespeare :

Seul crime sans pardon, étant sans repentir.

Aussi, Pline ajoute-t-il :

« Le culte de la Mort était le plus invoqué de tous les Dieux. »

En effet, ce culte devient universel.

Les suicidés ont éternellement à la bouche les noms de Caton et de Brutus, et c'est à ces deux noms, comme à deux colonnes de marbre noir, qu'ils scellent les battants de la porte qui mène à l'abîme sans fond qu'a visité Virgile vingt ans avant eux, et que visitera Dante douze cents ans plus tard.

Il y avait dans la mort de l'antiquité une volupté funeste qui faisait qu'on se précipitait avec ardeur hors d'une vie où le plaisir était sans passion et sans joie.

Aussi, voyez les empereurs, qui peuvent tout : — à quoi s'occupent-ils, à quelques exceptions près ? A creuser sans cesse l'a-

bîme de folie dépravée dans laquelle ils se plongeaient. En même temps qu'Héliogabale prépare le suicide de son corps, en faisant tresser un lacet de soie pourpre pour s'étrangler, en faisant paver une cour en porphyre pour s'y briser la tête, en faisant creuser une émeraude pour renfermer du poison, il tuait son âme en la vautrant dans la débauche et dans le sang.

Donc, si nous adoptons cette effroyable conclusion de Pline, et les Romains l'adoptaient, si la mort est le suprême bien, et la vie la suprême douleur, pourquoi vivre, puisqu'on peut si facilement mourir? Aussi, selon Pline, le suicide est-il la consolation de Rome, et *malheureux les*

Dieux immortels, s'écrie-t-il, *qui n'ont pas contre le malheur cette suprême ressource que possède l'homme.*

Il est vrai qu'à son tour Lucain l'appuie, ou plutôt qu'il s'appuie sur Lucain, Lucain qui nie la Providence, qui dit que tout est conduit par le hasard, et qui regarde la mort un si grand bien, qu'il fait de la mort la récompense des hommes vertueux.

Mors utinam pavidos vitæ subducere nolles,
Sed virtus te sola daret!

La mort qu'il glorifie, non parce qu'elle délivre la vie de l'étreinte terrestre du corps, mais parce qu'elle endort la partie

intelligente de l'homme, non parce qu'elle conduit son ombre dans l'Élysée, mais parce qu'elle éteint la flamme de sa pensée dans l'apathique repos du lettré.

Et Sénèque, non moins désespérant que Pline et Lucain, avec son *ex nihilo nihil.*

« De rien, rien, dit-il; tout rentre au néant dont tout est sorti. Vous me demandez où vont les choses créées, elles vont où vont les choses non crées : *Ubi non nata jacent.* »

Oh! que ce n'est point ainsi que pense le cygne de Mantoue, le doux Virgile, le poète précurseur.

— *Heureux,* dit-il, *qui a pu connaître la source des choses et qui a foulé aux pieds les rumeurs de l'Achéron avare!*

Puis, quand il voit de loin les suicidés, il les voit si cruellement punis, *qu'ils voudraient dans le ciel élevé subir encore la cruelle pauvreté et porter les durs travaux de la terre.*

Quam vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem et duros perferre labores!

Et de quels suicidés voulait parler Virgile, si ce n'est de Caton et de Brutus?

Voyez quel immense pas l'athéisme a fait entre Virgile et Lucain, c'est-à-dire

dans l'espace d'un demi-siècle à peine; entre Virgile, qui, ayant entrevu la lumière éternelle, veut connaître la source des choses, est incessamment tourmenté par le bruit de cet Achéron avare qui roule sous ses pieds, qui impose aux suicidés de tels tourments qu'ils voudraient bien redescendre sur la terre, dussent-ils y reprendre leur fardeau de douleur; et Lucain, qui fait du suicide la suprême vertu; qui, en souvenir sans doute du meurtre de Petreius par Juba, dans leur combat suprême, montre deux frénétiques qui se convient aux charmes d'un mutuel assassinat, et reçoivent des coups d'épée avec bonheur, les rendent avec reconnaissance.

Et eum cui vulnera prima
Debebat grato moriens interficit ictu.

Aussi, Caton suicidé lui inspire-t-il son plus beau vers :

Causa diis victrix placuit, sed victa Catoni,

La cause victorieuse plut aux dieux, mais la cause vaincue à Caton.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME

XXXVIII

Ainsi, sous les empereurs, le suicide est devenu le grand remède à tous les maux, la panacée universelle de toutes les douleurs ; c'est la consolation du pauvre ; c'est la vengeance du proscrit lassé de sa captivité ; c'est la fuite de l'âme de sa prison.

C'est tout, jusqu'au remède à la satiété du riche.

L'homme du peuple n'a plus de pain ; que fait-il? demandez-le à Horace : il s'enveloppe la tête de son manteau déchiré, et, du haut du pont Fabricius, se jette dans le Tibre.

Le gladiateur ne trouve pas la mort du cirque assez prompte; que fait-il? demandez-le à Sénèque : il passe sa tête entre les jantes du chariot qui le conduit, et la roue, en tournant, lui brise la colonne vertébrale.

Puis, la mort volontaire est parfois de l'opposition au gouvernement.

On envie, on glorifie, on admire ceux qui font fraude de leurs corps à Tibère ou à Néron.

Crémonius Cordus, accusé sous Tibère, se laisse mourir de faim, et il y a joie publique de voir les loups dévorants refermer à vide leurs mâchoires entre lesquelles ils croyaient le broyer.

Pétrone, invité par Néron à mourir, s'étend dans le bain, se fait ouvrir les veines, cause avec ses amis, se rappelle un beau vase murrhin dont héritera Néron s'il n'y met bon ordre : il se fait bander les bras et les pieds, fait apporter le vase, le fait briser devant lui, et, se faisant enlever les

bandages, meurt tout joyeux de cette petite vengeance.

Il n'y a pas jusqu'à l'homme blasé qui ne cherche dans la mort un adoucissement à ses dégoûts : *Fastidiosè mori,* dit Sénèque.

C'est Sénèque surtout qu'il faut étudier sur ce sujet ; il ne tarit pas ; on dirait que lui aussi, un jour, il épuisera les âpres voluptés du suicide.

Rome a le spleen ; ce dieu fatal qui plane au-dessus de Londres — Londres n'a pas de couvents depuis Henri VIII — ce dieu fatal qui plane au-dessus de Londres

couché sur un lit de brouillard, a des autels à Rome.

« Il y a, dit Sénèque, une étrange manie de néant, une fantaisie de la mort, une inclination folle vers le suicide; les lâches n'y échappent pas et en sont atteints comme les braves : les uns se tuent par mépris, les autres par lassitude de la vie; d'autres sont purement et simplement ennuyés de faire toujours la même chose et de recommencer aujourd'hui la vie d'hier et demain la vie d'aujourd'hui.

» Et, en effet, ne faut-il pas une fin à cette monotone existence :

» Se réveiller, se rendormir, avoir froid, avoir chaud; rien n'est fini ; le même cercle tourne sans cesse et revient toujours. La nuit succède au jour, l'été amène l'automne, l'hiver le printemps; toujours c'est la même chose; tout passe pour revenir : rien de nouveau sous le soleil. »

Enfin beaucoup meurent ou plutôt se tuent, non parce que la vie leur est dure, mais parce que la vie leur est superflue : *Quibus non vivere durum, sed superfluum.*

Le suicide est tellement devenu un accident de la vie, un accident prévu, un accident ordinaire, qu'on le discute, qu'on le raisonne, qu'on le conseille.

Il passe par l'esprit d'un homme l'idée de se tuer, seulement il n'y est pas tout à fait décidé encore. Il assemble ses amis, il les consulte, il va à la majorité des voix.

La majorité des voix est pour le suicide.

Impossible qu'on en arrive à ce degré d'immoralité.

Exemple :

(Cet exemple, c'est toujours Sénèque qui nous le fournit).

« Tullius Marcellinus, attaqué d'une maladie longue et douloureuse, mais non incurable, eut l'idée de se donner la mort; en conséquence, il rassembla quelques amis. Les uns, *lâches* et *timides*, lui donnaient le conseil qu'ils se fussent donné à eux-mêmes; d'autres, en vrais flatteurs, celui qu'ils supposaient que désirait Marcellinus. Mais, continue Sénèque, un stoïcien, notre ami, homme supérieur, homme courageux, lui parla tout autrement :

» — Ne te trouble pas, Marcellinus, lui dit-il, comme s'il s'agissait d'une question importante; vivre est-il donc un si grand bien? les esclaves et les animaux vivent aussi. La grande affaire, c'est de

mourir avec sagesse et avec courage. N'y a-t-il pas assez longtemps que tu vis? La nourriture, le sommeil et le plaisir des sens, n'est-ce pas toujours la même chose? On peut vouloir mourir non-seulement par *raison*, par courage, par *lassitude*, par souffrance, mais encore par ennui. »

Lecteurs chrétiens, que dites-vous de cet homme supérieur, de cet homme courageux, de cet ami de Tullius Marcellinus?

Attendez, ce n'est pas le tout, et le philosophe ne s'en tient pas là.

« Les esclaves hésitent à servir le dessein de leur maître. Il leur rend le courage, il les pousse, il les excite.

» — Bon, dit-il, que craignez-vous? rien n'est à craindre pour les esclaves quand la mort de leur maître est volontaire; mais, je vous en préviens, il y a un crime égal à donner la mort à son maître ou à l'empêcher de se la donner. »

Vous croyez que Sénèque nous cite là un exemple isolé?

Point.

La tante de Libon conseille à son fils de se tuer ; la mère de Messaline le conseille à sa fille ; Atticus annonce sa mort à sa famille ; le rhéteur Albutius Silus harangue le peuple et lui expose les motifs qui le déterminent à mettre fin à sa vie ; Cocceius Nervas se tue malgré Tibère ; Thraséas donne un exemple admiré par Tacite.

. . . .

« Il est certain, dit Montesquieu, que les hommes sont devenus moins libres et moins courageux depuis qu'ils ne savent plus, par la puissance du suicide, échapper à toute autre puissance. »

. . . .

Il est vrai que, dans son livre *de la*

Grandeur et de la Décadence des Romains, Montesquieu semble regretter les combats de gladiateurs.

Voyez plutôt :

« Depuis l'établissement du christianisme, les combats devinrent rares. Constantin défendit d'en donner. Ils furent complétement abolis par Honorius ; comme il paraît encore, par Théodoret et Othon le Frisingue.

» Les Romains ne retinrent de leurs anciens spectacles que ce qui pouvait

affaiblir le courage et servir d'attrait à la volupté. »

Et cependant, tous ces philosophes étaient des disciples des écoles grecques ; et les Grecs défendaient le suicide.

« Pythagore, dit Cicéron — *de Senectute,* — nous défend de quitter notre poste sans l'ordre du général, c'est-à-dire de Dieu. »

Et nous verrons plus tard que le pauvre Cicéron, qui, pendant toute sa vie, n'avait

cependant pas brillé par le courage, n'en est pas plus mal mort.

Platon, dans ce *Phédon* que lisait Caton avant de se tuer, est de l'avis de Pythagore.

Brutus, Brutus lui-même, Brutus qui se tuera, juge longtemps la mort de Caton comme indigne de lui, comme irrévérente envers les Dieux.

Et cependant, la bataille de Philippes perdue, il suivra l'exemple fatal donné par Caton après la bataille de Thapse.

Ainsi, tout ce sang qui coule et qui va inonder Rome pendant trois siècles, tout ce sang sort des entrailles de Caton.

Et maintenant, admire Caton qui voudra !

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

TABLE

Des chapitres du sixième volume.

—

Fin de la table du sixième volume.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.

74750265

LES GRANDS HOMMES

EN ROBE DE CHAMBRE

CÉSAR

PAR

ALEXANDRE DUMAS

6

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR
37, rue Serpente.

1857

74750265

LES GRANDS HOMMES

EN ROBE DE CHAMBRE

CÉSAR

PAR

ALEXANDRE DUMAS

6

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR
37, rue Serpente.

1857

LA BOUQUETIÈRE DU CHATEAU-D'EAU

Par **Paul de Kock**. — 6 vol. (complet).

LA COMTESSE DE CHARNY

Par **Alexandre Dumas**. — 19 vol. (complet).

UN DRAME EN FAMILLE

Par le **marquis de Foudras**. — 5 vol. (complet).

LES VALETS DE CŒUR

Par **Xavier de Montépin**. — 3 vol. (complet).

DEUX TRAHISONS

Par **Auguste Maquet**. — 2 vol. (complet).

SOUS TROIS ROIS

Par **Alexandre de Lavergne**. — 2 vol. (complet.)

MYSTÈRES DE LA FAMILLE

Par **Élie Berthet**. — 3 vol. (complet).

La famille Aubry et Louspillac

Par **Paul Meurice**. — 4 vol. (complet.)

UNE VIEILLE MAITRESSE

Par **Jules Barbey d'Aurevilly**. — 3 vol. (complet).

LE MAUVAIS MONDE

Par **Adrien Robert**. — 2 vol. (complet).

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.



